

PAPINEAU

—

DRAME HISTORIQUE CANADIEN

EN QUATRE ACTES ET NEUF TABLEAUX

— PAR —

LOUIS-H. FRÉCHETTE

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS A MONTREAL

LE 31 MAI 1880

MONTREAL
CHAPLEAU & LAVIGNE, Imprimeurs
223, rue Notre-Dame, 223

1880

1919

ANNÉE 1919

CHIFFRE DE LA PRODUCTION

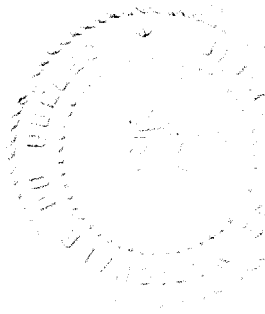
DE LA PRODUCTION

Enregistré suivant la loi, au Bureau de l'Agriculture,
à Ottawa.



*A mon vieil ami, M. Philippe Pacaud,
le seul survivant des personnages historiques
de cette pièce,*

L'AUTEUR.



DRAMATIS PERSONÆ

PAPINEAU.

ROSE LAURIER, 20 ans.

WOLFRED NELSON.

PHILIPPE PACAUD.

GEORGÉ LAURIER, *frère de Rose.*

SIR JAMES HASTINGS, *compagnon de collègue de George.*

DULAC, *sergent.*

MICHEL, *un sauvage.*

DESROUSSELLES, 55 ans.

CAMEL, *un espion.*

JULES, 9 ans.

UN INCONNU.

UN OFFICIER ANGLAIS.

PATRIOTES, VOLONTAIRES, FEMMES DU PEUPLE.

PAPINEAU

ACTE I

PREMIER TABLEAU

LA SAINTE. — Octobre 1837.

(La scène se passe à Saint-Denis. Le théâtre représente une pièce assez élégamment meublée chez George Laurier. Au fond une porte-fenêtre s'ouvre sur un jardin.)

SCÈNE I

GEORGE, HASTINGS, *en costume de voyage.*

GEORGE.—Ce bon vieux Jimmy!... mais laisse-moi donc te regarder un peu... Et presque pas changé, ma foi!

HASTINGS.—Ni toi, mon cher George. Je suppose que tu es toujours le même boute-*en-train*. Toujours de la gaité plein ça, hein? (*Il lui frappe légèrement sur la poitrine.*)

GEORGE.—Ah! pour cela, mon cher, je ne suis pas tout à fait le même; les circonstances ont bien changé, vois-tu. Mon pauvre vieux père nous a quittés l'année dernière... et puis...

HASTINGS.—En effet, une de tes lettres m'annonçait cela dans le temps. Pauvre ami! j'ai pris une large part à ton chagrin, je t'assure. Mais ton père,

tu as vécu près de lui, au moins, toi; il t'a aimé; il a pris soin de ta jeunesse. Tandis que moi, une marâtre m'a sevré de cette affection; tout jeune, j'ai dû quitter ma famille et me réfugier ici, chez mon oncle, qui était l'un des aides de camp du gouverneur, comme tu sais... Mais je ne regrette ces choses-là qu'à demi, mon cher George, car sans elles, j'aurais passé ma jeunesse en Europe, et je ne t'aurais peut-être jamais connu.

GEORGE.—Et maintenant ton père est mort, et tu as hérité de ses titres et de sa fortune?

HASTINGS.—Eh! oui; c'était tout naturel... Mais parle-moi donc de ta sœur, de Rose, de cette chère et bonne petite Rose qui m'amusaient tant, lorsque je venais passer les vacances avec toi! Où est-elle? Comment est-elle? Ce doit être une grande demoiselle maintenant.

GEORGE.—Oui, oui; tu vas la voir, sois tranquille. Et c'est elle qui va être joliment surprise!

HASTINGS.—J'ai hâte de lui serrer la main. Mais tiens, tiens... là... je n'en reviens pas. Tu ne peux pas te faire une idée de ce que j'éprouve en me retrouvant ici, avec toi, après cinq longues années d'absence. Tu te souviens, au collège de Montréal, George Laurier et James Hastings étaient les deux inséparables; Cæsar et Pollux, comme disait notre professeur de rhétorique.

GEORGE.—St je me souviens!... Ah! va, attends, nous allons nous en conter... Mais auparavant, commence par te mettre à ton aise. Enlève-moi ce paletot-là. (*Il lui aide à ôter son paletot.*) Bon! Maintenant où sont ces malles?

HASTINGS.—Oh! je n'ai que ce petit sac de voyage. Le reste est à Sorel.

GEORGE.—Il faudra faire venir cela, tu sais; nous ne te lâcherons pas de sitôt. Tu as déjeuné au moins?

HASTINGS.—Oui, oui ; j'ai déjeuné à Saint-Ours, en passant.

GEORGE.—Et tu arrives directement d'Europe ?

HASTINGS.—Débarqué d'avant-hier, mon cher.

GEORGE.—D'avant-hier seulement !

HASTINGS.—Oui ; tu vois que je n'ai pas perdu mon temps, et que ma première pensée a été pour toi.

GEORGE.—Merci ! Mais alors tu ne sais guère ce qui se passe par ici ?

HASTINGS.—Ce qui se passe ?...

GEORGE.—Ah ! c'est une longue et bien triste histoire, mon ami, et qui pourrait bien finir par un dénouement tragique.

HASTINGS.—Veux-tu parler de l'agitation politique qui se fait dans le pays depuis un an ? En effet, j'ai eu connaissance de cela un peu là-bas. Mais penses-tu que la chose soit aussi sérieuse ?

GEORGE.—Aussi sérieuse ? Hélas ! oui, très sérieuse !... James Hastings, il y a du malheur dans l'air. L'esprit public est dans un état de surexcitation extraordinaire ; et si la Providence n'inspire des idées de conciliation et de justice à ceux qui nous gouvernent, avant trois mois le sang coulera, c'est moi qui te le dis !

HASTINGS.—Bah ! tu exagères.

GEORGE.—Non, je n'exagère pas. La situation est excessivement tendue ; les événements se précipitent avec une rapidité extrême ; nous courons sur la pente de l'insurrection ; et, je te le répète, à moins que l'Angleterre ne prête une oreille plus équitable aux légitimes représentations qui lui sont faites, nos compatriotes respectifs, mon cher James, pourraient bien finir par s'égorger sur les champs de bataille, comme il y a cent ans.

HASTINGS.—Tu m'effrayes. Je t'assure qu'on est loin de prendre les choses aussi au sérieux en Angleterre.

GEORGE.—C'est bien là le malheur ! Si Lord John Russell se fiait moins à ceux qu'il envoie ici, il ne traiterai pas si légèrement nos justes réclamations. Il saurait que l'oligarchie qui nous gouverne est devenue intolérable ; que la mesure est comble, et qu'il n'y manque plus qu'une seule goutte pour la faire déborder.

HASTINGS.—Mais on ne peut pas songer à une révolte armée !

GEORGE.—Pourquoi pas ?

HASTINGS.—Mais, cher ami, y penses-tu ? Vous soulever contre l'Angleterre !... Mais où sont vos ressources ? Où sont vos armées ? Où sont vos munitions ?

GEORGE.—Ah ! c'est là la générosité qu'on nous montre !... Parce que nous n'avons ni ressources, ni armes, ni munitions, on peut nous tyranniser à loisir, n'est-ce pas ? On n'a rien à craindre !... Parce que nous n'avons ni ressources, ni armes, ni munitions, on se croit le droit de fouler aux pieds les privilèges d'un peuple, à qui l'Angleterre doit de voir flotter encore son drapeau dans l'Amérique du Nord ! Parce que nous n'avons ni fusils, ni poudre, ni canons, non seulement on est prêt à faire main basse sur les traités, mais encore à oublier les services rendus, 1775 et 1812 ! Montgomery et Château-guay !... Eh bien, que l'Angleterre ne compte pas trop sur ses forces et notre faiblesse ! Qu'elle se rappelle des guerres féroces du Bocage et de la Vendée ! Il arrive un temps où un peuple n'a besoin ni de fusils ni de canons pour proclamer la guerre sainte, et se ruer comme un torrent sur ses oppresseurs. Il arrive un temps où chaque outil devient une arme,

et chaque paysan un héros. La guerre sacrée est terrible, Hastings ; et malheur à ceux qui la provoquent ! car lors même qu'ils réussissent à l'étouffer sous le nombre et la force, il reste toujours une tache sanglante à leur drapeau !

HASTINGS.—Tu as raison, tu as raison, mon cher George. Mais il faut espérer que les choses n'iront jamais jusque-là. Des voix éloqu Coastes, ont plaidé votre cause devant le parlement anglais. J'y ai moi-même entendu le célèbre O'Connell prononcer un chaleureux éloge de votre grand orateur Papineau. N'est-ce pas votre chef ?

GEORGE.—Oui ; et jamais peuple n'en eut de plus noble et de plus grand ! Louis Joseph Papineau, c'est O'Connell et Washington fondus en un seul homme, mon ami, et s'il avait la scène européenne pour théâtre, il étonnerait le monde par son éloquence, sa sagesse et la sublimité de son caractère !

HASTINGS.—Mais il me semble que le grand patriote irlandais ne l'a pas représenté comme un chef de révoltés, mais plutôt comme un homme d'Etat pacifique, comme un lutteur passionné, mais constitutionnel, revendiquant les droits de son pays, mais sur le terrain parlementaire et avec les armes de la légalité.

GEORGE.—En effet, mon ami ; et c'est peut-être ce qui sauvera une fois de plus la puissance britannique sur ce continent ! Car il n'aurait qu'à faire un signe du doigt, lui, vois-tu, pour transformer chaque sillon en tranchée, chaque broussaille en embuscade, chaque chaumière en forteresse. Il n'aurait qu'un mot à dire, et toute la population du pays, armée de haches, de fourches et de faux, viendrait se ranger à ses côtés, décidée à combattre jusqu'à la mort sous le drapeau de l'indépendance !

HASTINGS.—Mais ira-t-il jusque-là ?

GEORGE.—Je ne le crois pas ; et ce qui sera beaucoup plus déplorable, c'est qu'il sera débordé par d'autres qui n'ont pas son autorité, et qui nous entraîneront probablement dans les aventures dont il est impossible de prévoir l'issue.

HASTINGS.—Mais... est-ce que tu songerais à prendre part à cette folie, toi, mon cher George ?

GEORGE.—Folie ou non, mon vieil ami, je me dois à mon pays et à mes compatriotes. Je n'ai jamais prêché la révolte ; mais si jamais le sort en est jeté, et qu'il faille défendre nos droits les armes à la main, j'ai cinquante patriotes sous mes ordres, mon cher Hastings, et je me ferai massacrer à leur tête plutôt que de consentir à notre asservissement.

HASTINGS.—George, tu n'es pas sérieux !... Tu oublies donc ta pauvre sœur ?

GEORGE.—Rose?... Ah ! tu ne la connais pas. Si elle me voyait reculer, elle viendrait se faire tuer à ma place, et mourrait en me maudissant.

HASTINGS.—Vraiment ? elle est si... patriote ?

GEORGE.—C'est une étrange créature, mon ami, très étrange. Elle a tout le caractère d'une héroïne de roman. Elle semble parfois vivre dans un autre monde que le nôtre, à la recherche de quelque chimère idéale. Capable de tous les dévouements, on dirait qu'elle ne rêve qu'à donner sa vie pour quelque grande cause juste et bonne. Je crains parfois qu'elle ne me quitte pour aller vivre dans un couvent.

HASTINGS.—Tiens ! c'est singulier ; elle ne paraissait pourtant pas avoir l'esprit tourné de cette façon lorsqu'elle était petite. Elle était si rieuse et si gaie.

GEORGE.—C'est vrai ; mais je crois que la mort de mon père, et surtout les événements politiques de notre pauvre pays, ont eu un grand effet sur son

tempérament. C'est une Romaine qui s'est exaltée en voyant les maux de sa patrie, et chez qui l'enthousiasme patriotique est devenu tout-puissant. Ajoute à cette espèce d'héroïsme païen une forte dose de mysticisme, et tu auras Rose. Le matin, elle passera de longues heures en prière au pied de l'autel, et, le soir, elle ira rôder comme un sylphe, sous les grands arbres, au clair de la lune, dans l'enivrement de quelque mystérieuse vision. A midi, c'est une sœur de charité ; à deux heures, elle tire du pistolet... tu la verras faire, et tu m'en diras des nouvelles.

HASTINGS.—Etrange personne en effet !

GEORGE.—Et avec cela, mon ami, bonne comme la compassion ! Elle est la providence des pauvres et des malheureux. Elle passe des journées entières au chevet des malades, risquant même sa vie pour soigner des pestiférés, comme elle l'a fait l'hiver dernier, à Caughnawaga, dans une pauvre hutte de sauvages, où elle a passé huit jours à prendre soin de deux petits moribonds tellement couverts de petite vérole, mon ami, que les gens mêmes de la tribu les avaient abandonnés sans secours à leur triste sort.

HASTINGS, *à part*.—Pauvre chère bonne petite Rose ! (*Haut*.) Certes ! mon cher ami, en France cela mériterait le prix Montyon !

GEORGE.—Aussi nos habitants ont un culte pour elle. Ils la vénèrent comme une madone, l'admirent comme un ange, et ne l'appellent pas autrement que *la Sainte*.

HASTINGS.— Et toujours... jolie sans doute ?

GEORGE.—Charmante, mon cher ; je ne te dis que cela. D'ailleurs tu la verras.

HASTINGS.—Et quand ?

SCÈNE II.

GEORGE, HASTINGS, ROSE.

ROSE, *en dehors et chantant.*—

AIR: *The last rose of summer.*

De l'été dernière rose...

GEORGE. — Parbleu, tout de suite, car la voilà qui chante dans le jardin.

ROSE, *de même.*—

Si tard pourquoi fleurir ?

Près de toi nulle autre éclore

Ne vient s'épanouir...

(Pendant qu'elle chante ces trois derniers vers, George va ouvrir la porte-fenêtre du fond, et l'on aperçoit le jardin où Rose chante en faisant un bouquet.)

GEORGE. — Chut !... Plaçons-nous de façon qu'elle ne nous aperçoive pas... (*Ils se placent de chaque côté de la porte-fenêtre de façon à voir sans être vus.*)
Bien !

ROSE, *toujours en dehors et chantant.*—

A qui vas-tu plaire ?

Qui va te choisir ?

Sans amour sur terre,

O fleur ! mieux vaut mourir !...

HASTINGS. — Voix superbe ! et une méthode parfaite.

ROSE, *de même.*—

Pauvre fleur abandonnée,

Un jour aussi viendra

Où, suivant ta destinée,

Mon cœur seul restera.

Douleur solitaire

Ne peut se guérir...

Sans amour sur terre,

O fleur ! mieux vaut mourir !

GEORGE.—Hein! qu'en dis-tu?

HASTINGS.—Je n'en reviens pas! Elle chante comme une cantatrice de Covent-Garden, parole d'honneur!... Où a-t-elle étudié?

GEORGE.—Seule, mon cher, seule!

HASTINGS.—C'est merveilleux!... Si nous allions la surprendre...

GEORGE.—Non; faisons-la entrer plutôt. (*Appelant.*) Rose!

ROSE, *en dehors*.—Qu'est-ce?

GEORGE.—Entre ici un peu que je te fasse une surprise.

ROSE, *entrant*.—Allons, avant dîner? Ça n'est pas dans tes habitudes. (*Elle passe devant Hastings qui est resté près de la porte-fenêtre, sans le voir.*) Je ne te fais pas de reproche, tu sais, petit frère. (*Elle va l'embrasser au front.*) Comme tu as l'air tout joyeux aujourd'hui!

GEORGE.—Tu trouves? Eh bien, tu vas être bien joyeuse toi aussi, je parie. Devine qui nous arrive!

ROSE, *joyeusement*.—M. Papineau?

GEORGE.—Non; tu ne penses qu'à M. Papineau, toi!

ROSE.—C'est que, comme il doit passer à Saint-Denis aujourd'hui pour se rendre à Saint-Charles, j'étais justement à cueillir quelques fleurs pour les faire jeter dans sa voiture. N'est-éc pas une bonne idée? L'as-tu jamais vu, toi, M. Papineau?

GEORGE.—Oui.

ROSE.—Tu es bien heureux!

GEORGE.—Mais tu ne devines toujours pas qui nous arrive... Un vieil ami d'enfance; tiens, regarde

plutôt ! (*Il lui tourne la tête du côté d'Hastings qui s'incline respectueusement.*)

ROSE, avec surprise.—Ah !

HASTINGS.—Mademoiselle Rose !

ROSE.—Jimmy !... pardon... monsieur Hastings !

GEORGE.—Sir James Hastings, gros comme le bras, baronnet, lord, comte, tout ce que tu voudras, et archi-millionnaire par dessus le marché.

HASTINGS.—Allons donc, George !

ROSE.—Soyez le bienvenu, Sir James. Vous nous arrivez pour quelque temps, j'espère.

GEORGE.—Ah ! ceci c'est notre affaire ; ce n'est pas la sienne. Seulement, toi, petite sœur, tu auras soin de veiller à ce que ce bon Jimmy ne s'ennuie pas trop. Et la cuisine, tu sais... Tu vas voir, mon ami, quel petit bijou de ménagère j'ai là...

ROSE.—George, tais-toi !

GEORGE.—Oui, oui ; ne t'en défends pas ; il faudra bien que tu t'exécutes. Mais en attendant, moi, je cours à autre chose. Tâchez de vous amuser ensemble ; je ne serai pas long. Au revoir !

ROSE.—Mais, George, songe donc que Sir James...

GEORGE.—Occupe-toi de lui. (*Il sort.*)

SCÈNE III

ROSE, HASTINGS.

HASTINGS.—D'abord, je vous en prie, mademoiselle, point de *Sir James* entre nous, n'est-ce pas ? Ne voulez-vous pas m'appeler *Jimmy* tout court, comme dans le bon vieux temps ?

ROSE.—Ma foi, monsieur, ce sera difficile ; à

moins que, de votre côté, vous ne veuillez bien m'appeler *Petite Rose*, comme autrefois.

HASTINGS.—Oh ! mademoiselle !...

ROSE.—Oui, oui, certainement ; et avec ce léger accent anglais qui me faisait rire, encore ! Mais à propos, je vois avec plaisir que vous n'avez pas oublié le français pendant vos cinq années d'absence. Vous le parlez même avec un meilleur accent que nous.

HASTINGS.—Oh ! je ne suis pas resté longtemps en Angleterre, mademoiselle ; j'ai passé presque tout mon temps à Paris, où j'ai fait mon droit.

ROSE.—Ah ! studieux ! un homme riche ! C'est très bien, cela, savez-vous !

HASTINGS.—Mais, mademoiselle, il me semble que la science devrait être plus généralement cultivée par le riche que par le pauvre, pour l'excellente raison qu'elle est plus à sa portée. Il en est de même des beaux-arts... Mais, à propos de beaux-arts, je vois que, de votre côté, vous ne négligez pas les jolies choses, non plus, mademoiselle. En vous écoutant chanter, il n'y a qu'un instant, j'ai pu admirer votre talent ; et le style que vous savez mettre dans la moindre mélodie, est une preuve de la solidité de vos études.

ROSE.—Oh ! vous écoutiez ; c'est honteux !

HASTINGS.—Pardon, c'était charmant. Et je me demande s'il y a beaucoup de cantatrices européennes qui pourraient dire une romance avec autant de charme que vous.

ROSE.—Vous vous moquez !

HASTINGS.—Non, mademoiselle, sincèrement !... Du reste, soyez sûre que nous verrons, un jour ou l'autre, quelque étoile canadienne resplendir dans le ciel artistique de l'ancien monde. Cela n'est pas im-

possible; il y a tout le talent nécessaire ici: il n'y manque que la culture.

ROSE.—Hélas! oui; et malheureusement il en sera peut-être bien longtemps ainsi.

HASTINGS.—Vous pensez?... et pourquoi donc?

ROSE.—Pourquoi?... Oh! tant que notre beau pays subira le régime énervant qu'on lui impose, ni les arts ni les lettres n'y pourront briller sérieusement, soyez-en sûr. Ce sont là des fleurs qui ne s'épanouissent qu'au grand soleil de la liberté!

HASTINGS.—Vous vous intéressez à la politique, mademoiselle Rose, à ce que je vois.

ROSE.—A la politique? Oh! non! Vous appelez cela de la politique, ce sentiment vrai, puissant, sincère, qui fait aimer son foyer, son sol natal, sa race! qui vous fait désirer de voir tout cela libre et grand!... Oh! détrompez-vous, monsieur! La politique et l'amour du pays sont deux choses bien différentes. Jérémie ne faisait pas de politique lorsqu'il pleurait sur les ruines de Jérusalem. Léonidas et ses trois cents Spartiates ne faisaient pas de la politique lorsqu'ils se faisaient écraser aux Thermopyles pour défendre le sol sacré de la patrie... Et Jeanne d'Arc, faisait-elle de la politique lorsque, pauvre fille des champs, elle endossait la cuirasse du soldat pour marcher à la conquête d'Orléans? Et Beaurepaire, faisait-il de la politique lorsqu'il se brûlait la cervelle plutôt que de signer la capitulation de Verdun? Fait-il de la politique le pauvre conscrit qui va se faire tuer sur la frontière pour repousser l'invasion?... Ah! tenez, tenez! de nos jours, ce mot de politique ternit, souille, ravale bien des belles choses, monsieur; et c'est presque un sacrilège que de l'accoler aux grands mots de patrie et de patriotisme!

HASTINGS.—Vous aimez donc bien votre pays, mademoiselle Rose!

ROSE.—Si j'aime mon pays!... Si j'aime mon pays!... Mais les Patagons aiment bien leurs steppes désolées, et les Esquimaux leurs glaciers séculaires : comment ne pourrais-je pas aimer nos montagnes superbes, nos lacs magnifiques, nos fleuves les plus beaux du monde, et nos grands bois mystérieux tout remplis de légendes héroïques ! Ce pays si grandiose et si pittoresque, découvert et peuplé par une poignée de héros qui, la cognée d'une main et l'épée de l'autre, ont écrit en lettres immortelles le grand nom de la France depuis les solitudes de la baie d'Hudson jusque dans les pampas de la Louisiane ! Vaillant petit peuple qui, depuis trois quarts de siècle, se roidit sous le joug avec tout l'héroïsme de sa noble origine et sur qui plane aujourd'hui, comme l'ange de la dernière espérance, la grande figure de Papineau, austère et belle comme celle d'un sage, éclatante comme celle d'un héros... Si j'aime mon pays!... Oh!...

(On entend un bruit de voix menaçantes à l'extérieur.)

SCÈNE IV

ROSE, HASTINGS, GEORGE, DULAC,

PATRIOTES.

DULAC, *en dehors*.—Oui, oui, c'est un Anglais, c'est un espion ; il nous le faut !

ROSE.—Mon Dieu ! qu'est-ce que c'est donc ?

GEORGE, *à la cantonade*.—Mes amis, allons... je vous en prie... je vous assure...

DULAC, *en dehors et voulant pénétrer à l'intérieur*.—C'est inutile, monsieur Laurier, j'ai des ordres !

GEORGE.—Des ordres de qui ?

DULAC, *entrant avec une troupe de Patriotes*.—Du docteur Nelson.

GEORGE.—Et qu'a le docteur Nelson à voir dans ma maison ?

DULAC.—Monsieur Laurier, vous avez tort de vous rebeller : vous êtes déjà assez compromis comme ça. Le monde jase joliment.

GEORGE.—Comment, compromis ! Dulac, expliquez-vous... Qui ose m'accuser... ?

ROSE.—Ah ! mon Dieu, je commence à comprendre...

DULAC.—Tenez, monsieur Laurier, voici la chose en deux mottes. Le docteur Nelson vient de recevoir une lettre de Sorel l'avertissant qu'un officier anglais déguisé était parti pour Saint-Denis. Or comme il est informé que cet homme est chez vous, il m'envoie pour l'arrêter. Nous ne voulons pas lui faire de mal, mais seulement le mettre hors d'état de nous... interboliser, quoi !

ROSE, à *Hastings*.—Mais... en effet... vous êtes un Anglais... vous !... Ah !...

GEORGE.—Lui ! un officier ! un espion !... mais vous rêvez ! c'est un jeune lord de Londres.

DULAC.—La qualité n'y fait rien... c'est un Anglais, ça suffit !

GEORGE.—Mais c'est mon ami d'enfance !

DULAC.—Connais pas ça !

GEORGE.—Mon compagnon de collège !

DULAC.—Prenez garde qu'il soit votre compagnon de prison ! Et puis, tenez, il s'agit pas de savoir s'il a fait ses études, c'est mon prisonnier, et je l'emmène.

GEORGE.—Messieurs, êtes-vous des Patriotes ou des sbires ?

DULAC.—On est des soldats ! C'est les Anglais qui l'ont voulu !... et quand on est soldat, faut obéir à la consigne. (*S'adressant aux Patriotes.*) Allons, vous autres, emmenez-moi cet homme-là ! En avant, marche

GEORGE, *leur barrant le passage.*—Mais non ! mais non ! je ne le permettrai pas ; c'est impossible ! Arrêter mon ami, mon hôte, chez moi, et comme espion !...

HASTINGS.—George ! George ! arrête ! laisse-moi faire.

ROSE, *après avoir conduit Hastings sur le devant de la scène.*—James Hastings, regardez-moi bien en face... Maintenant pardonnez-moi ce que j'é vais vous dire ; mais mon pays est en insurrection, et cela me justifie. Jurez-moi sur l'honneur que vous n'êtes pas venu ici... en espion !

HASTINGS, *après avoir regardé Rose un instant d'un air attendri, et tiré un médaillon de sa poche.*—Merci d'avoir eu en moi cette confiance, Rose !... Ecoutez-moi bien. Sur cette pauvre fleurette fanée et desséchée, cueillie à votre insu dans vos cheveux de petite fille, le jour de mon départ, il y a cinq ans, et qui m'a suivi partout, là, sur mon cœur...

ROSE, *à part.*—Mon Dieu !...

HASTINGS.—Je vous jure que je suis un loyal et honnête homme, et que ces gens me font injure !

ROSE.—C'est bien ; je le savais !

GEORGE, *aux Patriotes.*—Mes amis, sergent Dulac, vous vous trompez. Sir James Hastings arrive d'Europe. Il ignore complètement ce qui se passe ici. Il n'a aucune relation avec les affaires publiques. Il n'est point l'ennemi des Canadiens ; au contraire il sympathise avec nous.

DULAC.—Et qui nous garantit tout cela ?

ROSE, *s'avancant vers les Patriotes.*—Moi !...

LES PATRIOTES, *se découvrant respectueusement.*—La Sainte !

ROSE.—Vous pouvez vous retirer, mes amis, c'est moi qui répons de lui !

(Dulac et les Patriotes sortent suivis de George.)

SCÈNE V

HASTINGS, ROSE, puis GEORGE.

HASTINGS, *pliant le genou et baisant la main de Rose.*—Rose ! vous êtes un ange ! Je vous aime depuis longtemps ; voulez-vous être ma femme ?

(Rose retire sa main, lève les yeux au ciel, et sort un mouchoir sur les yeux.)

GEORGE, *entrant.*—Mon Dieu ! mon Dieu ! quelle scène !

HASTINGS.—Ne parlons point de cela. George, écoute-moi. Tu me connais. Je suis baron d'Hastings, comte de Risdale ; j'ai cent mille piastres de revenu par an : j'ai l'honneur de te demander la main de M^{lle} Rose Laurier, ta sœur !

GEORGE.—Tu aimes Rose ?

HASTINGS.—Je l'adore !

GEORGE, *à part.*—Pauvre ami !...

HASTINGS.—Eh bien ?

GEORGE.—Sortons ensemble ; nous causerons.

FIN DU PREMIER TABLEAU.

DEUXIEME TABLEAU

LES PATRIOTES.—22 octobre 1837.

(Le théâtre représente le village de Saint-Charles, la veille de l'assemblée des six comtés. Au fond, une estrade adossée à un arbre, et entourée de mâts surmontés de bonnets phrygiens, et auxquels sont attachées des banderoles avec les inscriptions sui-

vantes : *Vivent les 92 résolutions ! — Vive Papineau, le père de la Patrie ! — Peuple, réveille-toi ! — A bas les tyrans ! — Vive la liberté !* — Au lever du rideau, Dulac est sur un escabeau occupé à suspendre des pavillons en faisceau. Bon nombre de Patriotes entourent l'estrade et circulent sur la scène.)

SCÈNE VI

DULAC, DESROUSSELLES, PATRIOTES,
puis GEORGE.

DULAC, du haut d'un escabeau, après avoir suspendu le drapeau français sur l'arbre, au centre de l'estrade. — Bon ! il est bien là, celui-là. Un autre !... Allons, parlez pas tout ensemble ! (*Desrousselles lui présente le pavillon anglais.*) Pas celui-là ; l'autre ! (*On lui présente le pavillon américain.*) Bon, c'est encore à nous autres, celui-là ! (*Il le suspend à droite du pavillon français.*) L'autre !... Voyons, arrivez donc, sapristi ! Tâchez d'aboutir !

DESROUSSELLES, lui présente de nouveau le drapeau anglais. — Voici ! voici !... « Festina lente ! »

DULAC, prenant le pavillon. — Hein ? Vous avez raison, je commence à être pas mal éreinté. (*S'adressant au pavillon.*) Toi, je sais pas ce qui me retient de te mettre la tête en bas ! En voilà une drôle d'idée : le docteur qui dit que M. Papineau veut absolument qu'on mette ce machin-là !... Enfin !... c'est pas de mes affaires !

(George entre et va se placer sur le devant de la scène pour juger du coup d'œil.)

GEORGE. — Allons, ça avance-t-il ? Oh ! oui ! (*A Dulac.*) Un peu plus haut... Un peu à gauche maintenant... parfait !

DULAC. — Ça va-t-il faire ?

GEORGE. — Oui.

DULAC, descendant de l'escabeau.—C'est pas malheureux, car je commence à ne plus me sentir les côtes sur le travers ; elles se fauflent sur le long, les gueuses ! C'est pas drôle, allez, d'être joué comme ça, pendant toute une après midi de temps. (*A Desrousselles en lui tapant sur le ventre.*) J'espère que ça paraît bien comme ça, hein ! le père ?

DESROUSSELLES, vexé.—Hum !... Dites donc, vous, sac-à-papier ! qu'est-ce que ça veut dire ces manières-là ?

DULAC.—Bah ! allez-vous vous fâcher ? C'est pour badiner, voyons.

DESROUSSELLES.—Allez badiner avec vos pareils ! Vous apprendrez que je suis Athanase Chrysologue Desrousselles, Ecuyer, rentier, ex-instituteur et maître-chantre !

DULAC.—Tout de bon ?... Eh bien, monsieur Damase Chrysostôme Dumouchel...

DESROUSSELLES.—Athanase Chrysologue Desrousselles, s'il vous plaît... C'est bien différent.

DULAC.—Eh bien, monsieur Anastase Chrysologue...

DESROUSSELLES.—Athanase Chrysologue, je vous dis !

DULAC.—Ah bien... que le diable vous emporte, à la fin ! A-t-on jamais vu s'affubler de noms pareils ! Votre parrain est-il encore du monde ?

DESROUSSELLES.—Oui ; pourquoi ça ?

DULAC.—Je l'aimerais pas, moi, à votre place... Mais il s'agit pas de ces cinq sous-là. Je voulais seulement vous demander comment ce que vous trouviez ça. (*Montrant l'estrade.*) C'est y monsieur ça un peu ?

DESROUSSELLES.—Hum ! hum !... C'est-à-dire

que... « distinguo... » j'aurais mieux aimé que les inscriptions fussent en latin ?

DULAC.—En latin.

DESROUSSELLES.—Oui ; ç'aurait donné à la chose plus de solennité... plus de cachet...

DULAC.—Allez vous cacher vous-même, avec votre latin !... Le latin c'est bon à l'église, ça ! ça vaut rien dans la politique...

DESROUSSELLES.—« Profanum vulgus ! »

DULAC.—Dites donc, vous êtes chantre, vous ?

DESROUSSELLES.—Maître-chantre !

DULAC.—Eh bien, je crois que vous avez été manqué pour faire un bedeau !... Mais vous avez beau dire, si c'est pas du latin, c'est toujours pas de l'anglais, ça ! Tenez, regardez ! Ça prend le sergent Dulac pour vous batifoler un husting. Y avait pas un homme à Saint-Charles pour gréer ça comme moi ! Oh ! je parle pas latin, moi ; mais prenez-moi pas pour un petit oiseau ! Me voilà déjà sergent, et je fais rien que commencer. Si y a de la guerre, je veux finir par être caporal...

DESROUSSELLES.—Ah ! ah !

Et monté sur le faite, il aspire à descendre !

Ah ! ah !...

DULAC.—Qu'est-ce que vous avez à rire vous ?... Y a toujours eu des jaloux dans le monde, ça c'est connu ! (*A George.*) A quelle heure va-t-elle avoir lieu l'assemblée de demain, monsieur George ?

GEORGE.—A midi juste. Les gens des comtés voisins, Richelieu, Rouville, Chambly, l'Acadie et Verchères sont avertis. Ils arriveront ici cette nuit et demain dans la matinée. J'espère que les Patriotes de Saint-Charles vont faire des efforts pour les recevoir cordialement.

LES PATRIOTES.—Oui, oui !

DESROUSSELLES.—Est-ce que M. Papineau y sera ?

GEORGE.—Certainement.

DULAC.—Bravo ! Hourrah pour M. Papineau !

LES PATRIOTES.—Hourrah pour Papineau !...

JULES, *sur le devant de la scène et faisant sauter sa casquette en l'air*.—Hourrah pour Papineau !

DULAC.—C'est ça, mon gamin ; envoie fort !...

DESROUSSELLES.—

.....Pour les âmes bien nées

La valeur n'attend pas le nombre des années !

DULAC.—Qui es-tu, petit bout d'homme ?

JULES.—Et vous, gros boudin ?

DULAC.—Bigre?... Il est suspèque, le matin !

DESROUSSELLES.—Ex ore parvulorum veritas !

DULAC.—Tenez, vous, fichez-nous la paix, avec vos litanies !

DESROUSSELLES.—Et quand arrive-t-il, M. Papineau ?

GEORGE.—Il est arrivé ; il doit être en ce moment chez le docteur Duvert.

DULAC.—Mais alors on va le voir à soir ?

GEORGE.—Peut-être même dans un instant.

DULAC.—Dans un instant ? Sapristi ! (*Il brosse rapidement sa casquette avec sa manche.*)

GEORGE.—Oui ; et puisque j'y pense, je vous quitte pour aller au-devant de lui. Dulac, veillez bien à ce que tous les préparatifs soient complets, et que

rien ne soit dérangé. Il pourrait bien rôder des espions, vous savez. (*Il sort.*)

DULAC.—Soyez tranquille, mon capitaine. Qu'il en vienne des espions !...

SCÈNE VII

LES PRÉCÉDENTS *excepté* GEORGE.

DESROUSSELLES, à *Dulac*.—Savez-vous que ce Laurier est un jeune homme rare.

DULAC.—Le capitaine George Laurier ? Vous êtes pas dégouté, vous, l'ami. Un jeune homme rare !... Si vous voyiez sa sœur donc... mamzelle Rose !

DESROUSSELLES.—Eh bien, savez-vous à quoi je pense, monsieur Dulac ?

DULAC.—Non ; et vous ?

DESROUSSELLES.—Je ne serais pas surpris qu'il eût du sang sauvage, moi, ce jeune homme-là.

DULAC.—Le capitaine Laurier ! du sang sauvage !... Ah ! ça mais rêvez-vous, monsieur Barrabas Chrysophobe... ?

DESROUSSELLES.—Athanase Chrysologue, monsieur !

DULAC.—D'abord je suis pas un monsieur, moi ; je suis sergent. Appelez-moi sergent.

DESROUSSELLES.—Ah !... excusez-moi, monsieur.

DULAC.—Sergent !!

DESROUSSELLES. — Eh bien, sergent ! sac-à-papier ! ne vous emportez pas. Voyons, attendez ; vous allez me comprendre... Suivez bien ma théorie... D'abord...

DULAC.—D'abord, allez vous promener, si vous

voulez nous faire passer pour des sauvages. Vous apprendrez, l'ami, que le capitaine Laurier, aussi bien que tous les Patriotes de Saint-Denis, qu'on est tous des bons Canayens pur sang, descendants nés natifs des Français de la France; tant il est vrai que l'empereur Napoléon qu'était le roi de ce pays-là, a flanqué une tripotée des cinq cent mille diables à tout l'univers. Entendez-vous?... Non, je pense pas! que le capitaine Laurier est un sauvage!... mamzelle Rose, une sauvagesse!... ah! ah! ah!... Allez vous cacher!

DESROUSSELLES. — Mais vous ne m'avez pas compris... Ecoutez mon raisonnement...

DULAC.—Fichez-moi la paix, avec votre raisonnement. J'en ai assez de cette ficelle-là, moi!

DESROUSSELLES.—Aures habent et non audient!

SCÈNE VIII

LES PRÉCÉDENTS, CAMEL.

CAMEL, *entrant déguisé en mendiant*.—Pourriez-vous me faire la charité d'une coppe, mes bons messieurs, pour l'amour du bon Dieu et de la bonne vierge!

DULAC.—Bon! v'là les quêteux qui s'en mêlent à présent.

DESROUSSELLES.—D'où êtes-vous, mon ami?

CAMEL, *une main sur l'oreille*.—Plait-il!

DESROUSSELLES, *élevant la voix*.—D'où êtes vous?

CAMEL.—Ah! excusez. Parlez fort, parce que j'entends pas de c't'oreille, épi l'autre ça fait compassion. Je suis de Saint-Michel d'Yamaska, sous

votre respect, orphelin, et chargé d'une grosse famille, que je vois pas beaucoup clair. J'ai-t-un bon billet.

DULAC.—Si vous avez un bon billet, poursuivez ! (*A part.*) Il a l'air d'avoir les mains ben blanches, cet animau-là, pour un quêteux. Je me délie des quêteux qu'ont les mains trop blanches, moi ; c'est pas toujours parce qu'ils les ont trop nettes. (*Haut.*) Monsieur Chryso... monsieur... Descroisel... enfin ! Vous trouvez pas qu'il a du sang sauvage, ce paroissien-là ?

DESROUSSELLES.—Laissez-moi tranquille, vous !

DULAC.—Fâchez-vous pas. Attendez que je vous explique ma... théorie?... comment ce que vous dites ça ?

DESROUSSELLES, à Camel, après avoir regardé Dulac d'un air de profond mépris, et avoir longtemps cherché dans ses poches.—Mon ami, l'argent est trop rare de ce temps-là pour qu'on en traîne dans ses poches. «Rari nantes in gurgite vasto !»

DULAC.—Du reste, brave homme, badinage à part, vous pouvez entrer dans la première maison venue, sur la rivière Chambly, y a toujours un morceau de pain dans la huche pour le pauvre. C'est comme ça par chez nous, toujours !

CAMEL, regardant l'estrade et les décorations.—Vous attendez quelqu'un, à ce que je vois.

DESROUSSELLES.—Oui, nous attendons M. Papineau demain, avec...

CAMEL, une main sur l'oreille.—Plait-il ?

DESROUSSELLES, élevant la voix.—Nous attendons M. Papineau.

CAMEL.—M. Papineau ?

DESROUSSELLES.—Oui.

CAMEL.—Connais pas.

DULAC.—Comment, tu connais pas Papineau, toi, espèce de loup-cervier mal hiverné !... Tu connais pas l'honorable Louis-Joseph Papineau, le grand patriote canadien, que nous sommes tous ses enfants, quoi ! Viens pas dire ça devant moi, vieille tête de canne !

DESROUSSELLES.—Mais il n'en a peut-être pas entendu parler, lui !

DULAC.—Pas entendu parler de Papineau !...

DESROUSSELLES.—Mais puisqu'il est sourd.

DULAC, *après avoir hésité un instant*.—N'importe, c'est pas la faute à Papineau, ça !... Papineau, voyez-vous, c'est point permis de pas savoir ce que c'est. Un homme que les enfants à la mamelle crient *hourrah* pour lui depuis le fin bout du Canada jusque dans l'Amérique ! Un homme qui peut prendre tous les chouayens comme ça dans sa main, et en faire une bouillie que les chats cracheraient pas dessus !... Ils veulent le mettre en prison à ce qu'il paraît... Sapré batiscan d'un manche de pipe ! qu'ils essaient donc de le prendre !... Ils ont déjà fait tout ce qu'ils ont pu d'abord. Ils l'ont couru, guetté, épié, cerné dans tous les coins du pays, pas d'affaires !... Ils ont essayé de faire sauter sa maison, bernique !... C'est eux autres qui ont sauté !... Ils ont tendu des pistolets à trappe dans sa valise, je t'en fiche ! c'est un voleur qui a reçu le coup !... Ils l'ont fait coucher sur un lit à bascule là où il y avait un plancher tout couvert de larmes de rasoir, comme dans les contes ; va-t-en voir s'ils viennent ! Il rit de tout ça, lui !... Ecoute, toi, Esquimau ! Il est marqué du bon Dieu, entends-tu, cet homme-là. Il est né pour donner la liberté à son pays et il la donnera, d'une façon ou d'une autre. C'est le sergent Dulac qui te dis ça... espèce de visage !

CAMEL, à Desrrousselles.—Il parle-t-il des gens

d'Yamaska ? (*On rit, — à part.*) Rira bien qui rira le dernier !

SCÈNE IX

LES PRÉCÉDENTS, MICHEL, *entrant.*

DULAC. — Tiens, un autre visiteur !

LES PATRIOTES. — Un sauvage !

DESROUSSELLES, *avec curiosité.* — Un sauvage ? un vrai ?

MICHEL. — Oui, pauvre sauvage... Michel... Caughnawaga... marche loin, loin... Saint-Denis ? Bon chemin par là ?

DULAC. — Saint-Denis ?... par là ?... bon chemin ? Oui, tout droit.

MICHEL. — Merci, camarade !

DULAC. — Oui ; comme de raison ; on est tous des camarades avec eux autres.

CAMEL, *après avoir examiné attentivement le sauvage qui en fait autant pour Camel de son côté, et prenant Desrousselles à l'écart.* — Prenez garde, ça m'a l'air d'un homme déguisé, moi, ça.

DESROUSSELLES. — Vous croyez ?... Qu'est-ce qui vous fait penser cela ?

CAMEL. — Mais vous voyez bien que...

DESROUSSELLES. — Tiens, je croyais que vous étiez sourd..

CAMEL, *à part.* — Malédiction ! (*Haut*) Ah ! vous savez, il y a des choses que je comprends, comme ça, par le mouvement des lèvres..

DESROUSSELLES. — Ah ! oui, tiens, je n'y pensais pas. « Os sublime ! os sublime dedit ! »

MICHEL, tirant Dulac à l'écart, et lui désignant Camel.—Prends garde, camarade ! Lui pas bon sauvage... lui mauvais sauvage... Prends garde !

DULAC.—Bon ! encore du sauvage ! Il paraît que c'est la journée... ou ben c'est une gageure ! (*A Desrousselles.*) Dites donc, monsieur... Dumesnil...

DESROUSSELLES.—Desrousselles, s'il vous plait.

DULAC.—N'importe ; savez-vous à quoi-t-est-ce que je pense ?

DESROUSSELLES.—A quoi pensez-vous ?

DULAC, désignant Michel.—Je serais pas surpris qu'il aurait du sang sauvage, moi, cet individu-là !

(Desrousselles s'éloigne en faisant un geste d'impatience, au moment où Goerge entre en scène.)

SCÈNE X

LES PRÉCÉDENTS, GEORGE, puis PAPINEAU,
NELSON et PACAUD.

GEORGE, entrant.—Messieurs, voici M. Papineau ! Hip ! hip ! hurrah !...

TOUS, avec enthousiasme.—Hourrah pour Papineau !...

(Papineau entre, suivi de Nelson et de Pacaud. Les Patriotes se découvrent respectueusement.)

CAMEL, à part.—Il faut que je l'examine de près, pour le mieux reconnaître ! (*Haut, en s'approchant de Papineau.*) Me feriez-vous la charité d'une coppe, mon cher bon monsieur, pour l'amour du bon Dieu et de la bonne vierge ? J'ai-t-un bon billet !

DULAC, bas à ceux qui l'entourent.—Voyons, mais chassez-moi donc cet animal-là !

PAPINEAU, *cherchant dans ses poches.*—Attendez, mon ami... Allons, comme de coutume. Nelson, avez-vous quelque argent sur vous? Je n'ai plus un sou.

NELSON.—Il n'y a rien d'étonnant, vous avez tout donné. (*Lui remettant un billet de banque.*) Voici!

PAPINEAU.—Merci! (*A Camel.*) Tenez, prenez ceci, mon brave. Si nous avons un gouvernement plus paternel, il y aurait des asiles pour les malheureux.

PACAUD.—Oh! cela ne vous empêcherait pas de vous dépouiller quand même.

CAMEL, *à part.*—Je suis sûr de le reconnaître aisément maintenant.

DULAC.—Voyons, les Patriotes, là, trois hourrah pour M. Papineau!... hip! hip!

LES PATRIOTES.—Hourrah! hourrah! hourrah pour Papineau!

PAPINEAU.—Merci, mes amis; je vois avec plaisir que vous êtes animés de sentiments patriotiques. C'est bien. Soyez calmes; mais soyez unis! La voix d'un peuple opprimé s'élève jusqu'au ciel; et il arrive un temps où la Providence, non seulement lui tend la main, mais encore lui donne l'occasion de faire du bien même à ceux qui l'ont persécuté...

LES PATRIOTES.—Hourrah!...

PAPINEAU.—Mes amis, je ne suis, dans les destinées de mon pays, qu'un humble instrument entre les mains de la Providence; mais elle me prètera la force de faire respecter nos droits, ou de mourir en les défendant! J'ai déjà forcé l'Angleterre à traiter avec moi; je l'obligerai à nous accorder les libertés sans lesquelles un peuple n'est plus qu'un troupeau. Le sol de l'Amérique n'est pas fait pour les ilotes. C'est la terre de liberté par excellence. L'esclave du

sud, le colon du nord, sont des anomalies que le temps fera disparaître. Les vieux préjugés de l'ancien monde ne prendront jamais racine sur ce sol providentiel, qui sera libre un jour, depuis le détroit de Behring jusqu'aux confins de la Floride, depuis Terre-Neuve jusqu'au golfe de Californie ! On m'accuse de vouloir l'annexion du Canada aux États-Unis : ce que je veux, c'est que, d'une manière ou d'une autre, sous un drapeau ou sous un autre, tous les peuples de ce continent vivent un jour la main dans la main, dans la sainte fraternité du progrès matériel, intellectuel et moral !... Le despotisme européen ne s'implantera jamais ici ; et, s'il faut que l'un des deux hémisphères fasse un jour la loi au monde, ce ne sera pas l'Europe qui fournira des rois à l'Amérique, mais l'Amérique qui donnera des républiques à l'Europe !... On nous persécute ? serrons nos rangs, et protestons ! Que le cri de liberté retentisse d'un bout à l'autre de la vallée canadienne ! Rangeons-nous sous l'étendard de nos droits, et malheur aux sacrilèges qui oseraient y porter atteinte !

LES PATRIOTES.—Hourrah pour Papineau !

PAPINEAU.—Allons, mes amis, l'heure avance ; séparons-nous jusqu'à demain. Demain, dix mille hommes pousseront le cri de la protestation et de la résistance constitutionnelle ; et cette voix, je l'espère, retentira jusqu'au pied du trône de cette jeune reine, qui, paraît-il, n'est pas illustrée par sa couronne, mais au contraire, illustre sa couronne par ses vertus. A demain ! L'assemblée des six comtés marquera dans l'histoire !

LES PATRIOTES.—Hourrah pour Papineau !

JULES, *se précipitant sa casquette à la main au-devant de Papineau qui va sortir.*—Hourrah ! hourrah pour Papineau !

DESROUSSELLES, *essayant de l'écarteler.*—(Retro, » petit « retro !)

CAMEL.—Au large, graine d'effronté !

PAPINEAU.—Messieurs, messieurs... Je ne vous reconnais plus... Pourquoi rebuter ce brave petit homme ? Ne savez-vous pas que le Christ a dit : Laissez venir à moi les petits enfants ? (*Il soulève Jules dans ses bras, et l'embrasse.*)

DESROUSSELLES.—C'est vrai ça... « Sinite parvulos... »

DULAC, lui mettant la main sur la bouche.—Ah ! sapristi ! par exemple...

PAPINEAU.—Rappelez-vous que celui qui ne respecte ni la vertu ni l'innocence,—ni les femmes ni les enfants,—les femmes, qui font les générations fortes, et les enfants, qui sont notre avenir,—n'est pas digne du beau nom de patriote ! (*Il sort avec Pacaud.*)

DULAC, à Camel qu'il secoue un peu par le collet.—Hein ! toi, connaîtras-tu Papineau, à cette heure ? (*Camel s'échappe et sort.*)

NELSON, sortant du même côté que Papineau.—Moi, je dis qu'il est temps de fondre nos cuillers pour en faire des balles !

MICHEL. — Michel... chercher bonne mamzelle Rose... et puis... guetter mauvais sauvage ! (*Il sort du côté où Camel est sorti.*)

(La toile tombe.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II

TROISIEME TABLEAU

LE TRAITRE. — Novembre 1837.

(Le théâtre représente une route solitaire dans les bois, à Saint-Denis. Le fond de la scène est encombré de quartiers de roc, d'arbres et de troncs renversés. Paysage d'automne. Il fait nuit. La lune se lève derrière les arbres.)

SCÈNE I

CAMEL, seul.

CAMEL, dans le même costume qu'au premier acte, mais de sa voix naturelle, après avoir soigneusement regardé autour de lui.—Si je ne me trompe pas, ça doit être par ici, dans les environs. Des pierres... bon ! Un gros arbre... c'est cela. (*Il s'approche de l'arbre.*) Il doit y avoir une croix taillée dans l'écorce, à hauteur d'homme... (*Il tâte.*) Juste ! la voici... Quatre mille piastres... eh ! eh ! eh !... c'est pas bête, c'est pas bête du tout... Et tous ces imbéciles qui passent leur temps à crier : Hourrah pour Papineau ! et qui pourraient si facilement gagner ces quatre mille piastres-là !... Une belle fortune pour un habitant !... Mais non ; ils aiment mieux s'appeler Patriotes, et crever de faim... Il y en aura toujours des idiots comme cela, qui se nourriront des grands mots de principes, de désintéressement, d'honneur, de patriotisme... Ah ! la bande de bêtas ! la vraie politique, c'est... (*Il fait un soubresaut, reprend son*

attitude de mendiant, et se remet à faire quelques pas en prêtant l'oreille.) Il m'a semblé entendre quelque chose... Ah! bah! (*Reprenant son attitude naturelle.*) Quand même il passerait quelqu'un... qui est-ce qui pourrait me reconnaître sous mon déguisement? Voyons, ma perruque est correcte?... «All right!» (*Il ôte sa perruque un instant, l'arrange un peu, et la remet.*) Bon!... Le plus difficile, c'est de me faire passer pour sourd, de faire semblant de ne pas entendre. Je suis toujours sur le point de me trahir. Heureusement que les choses tirent à leur fin maintenant. Si le bon Dieu me conserve, avant longtemps ils courront après... leur Papineau!... Quatre mille piastres!... eh! eh!... (*Il croit entendre quelque chose; même jeu que précédemment.*) C'est rien... Une feuille qui tombe... Allons, quelle heure est-il? (*Il regarde à sa montre.*) Huit heures moins deux minutes; c'est cela. Trois coups de sifflet un peu espacés, m'a-t-il dit. Essayons! (*Il lâche un coup de sifflet.*) Quatre mille piastres... eh! eh! eh!...

(Michel entre du côté droit, en rampant à demi, à la façon des sauvages, et s'effaçant derrière les rochers et les arbres. Il s'arrête à quelques pas de Camel qui siffle de nouveau, puis une troisième fois. Alors du fond de la scène, du côté opposé à Michel, un inconnu apparaît enveloppé dans un drap blanc, et descend la scène, du côté de Camel qui tremble de tous ses membres.)

SCÈNE II

CAMEL, MICHEL, L'INCONNU.

(Musique en sourdine jusqu'à la fin de la scène.)

L'INCONNU.—Est-ce toi, Camel?

CAMEL.—Oui.

L'INCONNU.—Tu trembles, je crois...

CAMEL.—Ma foi...

L'INCONNU.—Poltron !

CAMEL.—C'est que... voyez-vous... c'est plus fort que moi.

L'INCONNU.—Si tu veux gagner ton argent, tu sais, il faut que tu mettes la peur de côté.

CAMEL.—Sans doute... mais... c'est rien qu'en passant... comme ça... la nuit... votre costume...

L'INCONNU.—Assez ! As-tu des nouvelles ?

CAMEL.—Oui.

L'INCONNU.—Qu'est-ce que c'est ?

CAMEL.—Il y a réunion des Patriotes chez le docteur Nelson.

L'INCONNU.—Cette nuit ?

CAMEL.—Oui.

L'INCONNU.—Papineau y sera-t-il ?

CAMEL.—Oui.

L'INCONNU.—En es-tu sûr ?

CAMEL.—Oui ; il l'a promis, et jamais il ne manque à sa parole.

L'INCONNU.—Il y manquera cette fois. A quelle heure est-il attendu ?

CAMEL.—A minuit.

L'INCONNU.—Seul ?

CAMEL.—Non ; avec le docteur O'Callighan.

L'INCONNU.—Par où viennent-ils ?

CAMEL.—Par le chemin de Saint-Ours.

L'INCONNU.—Eh bien, c'est le temps.

CAMEL.—Quoi ?

L'INCONNU.—De gagner les quatre mille piastres, parbleu !

CAMEL.—Vous voulez... que j'attaque, comme ça... Papineau... sur la route !... mais ils doivent être armés !

L'INCONNU.—Qu'est-ce que ça fait ?

CAMEL.—Qu'est-ce que ça fait !...

L'INCONNU.—Il revient de Saint-Ours, n'est-ce pas ?

CAMEL.—Oui.

L'INCONNU.—Il doit arriver chez Nelson à minuit ?

CAMEL.—Oui.

L'INCONNU.—Et tu ne comprends pas ?

CAMEL.—Non.

L'INCONNU.—Imbécile !... Ne vois-tu pas qu'ils devront passer sur le pont de la Plante à onze heures et demie ?

CAMEL.—Eh bien ?

L'INCONNU, *très mystérieusement*.—Et ne sais-tu pas que les eaux sont très grosses ?...

CAMEL.—Ah !... Oui !... Je comprends... nom de...

L'INCONNU.—Chut !... Peux-tu te procurer une scie ?

CAMEL.—Oui.

L'INCONNU.—Viens alors ! et dépêchons-nous !
(*Il se dépouille de sa toilette de fantôme, et sort avec Camel.*)

MICHEL, *sortant à demi de sa cachette*.—Ah !... mauvais sauvages, ça !... sais pas... pas tout compris... mais... rivière la Plante... l'eau grosse... pont

scié... coupé... pas confiance!... Michel peur... peur mauvais sauvages... Ah!... Michel va dire bonne manzelle Rose tout de suite... tout de suite... (*Il sort en courant par le fond, au moment où Hastings et George entrent à droite.*)

(*La musique en sourdine cesse.*)

SCÈNE III

GEORGE, HASTINGS, *en toilette de voyage.*

GEORGE.—Tiens, c'est ce brave Michel, je crois...

HASTINGS.—En effet ; j'ai cru le reconnaître.

GEORGE.—On dirait que nous l'avons dérangé. que diable peut-il faire seul dans les bois, à cette heure-ci ?

HASTINGS.—Un sauvage, vois-tu !

GEORGE.—Pauvre misérable ! sais-tu que ce n'est pas chez tous les hommes civilisés que l'on trouverait un pareil exemple de fidélité et de reconnaissance ! Depuis que Rose a soigné ses enfants avec tant de dévouement, le pauvre diable lui a voué un culte fanatique.

HASTINGS.— Le fait est qu'elle exerce une étrange fascination sur tous ceux qui l'approchent.

GEORGE.— Aussitôt qu'il eût entendu dire que nous étions menacés de troubles à Saint-Denis, il est accouru, seul, à pieds, à travers bois et prairies ; et depuis il la suit comme son ombre. C'est plus que son chien ; il se jetterait au feu pour elle !... Mais, changement de propos, que signifie donc cette toilette de voyage dont tu t'es affublé pour une promenade du soir ?

HASTINGS.— C'est que je ne fais pas une promenade du soir !

GEORGE.—Que veux-tu dire ?

HASTINGS.—Tiens, mon cher George, je n'ai pas voulu t'en parler là-bas ; mais j'aurais tort de te le cacher plus longtemps : je pars !

GEORGE.—Tu pars ?

HASTINGS.—Oui ! mon domestique et mes chevaux sont là qui m'attendent aux Quatre-Chemins.

GEORGE.—Ah ! bah !

HASTINGS.—Oui, sérieusement ; je vous quitte, mais bien à contre-cœur, va !

GEORGE.—Mais explique-toi, enfin... Pourquoi ce départ précipité ?

HASTINGS.—Mon cher George, tu te souviens de la scène qui eut lieu le jour de mon arrivée, n'est-ce pas, quand on me prit pour un espion du gouvernement ? Eh bien, ce que tu prévoyais alors et qui me paraissait impossible est sur le point de se réaliser. La révolte à main armée est imminente. Nul homme au monde, pas même Papineau, ne saurait, à l'heure qu'il est, empêcher l'effusion du sang. Et la chose advenant, que veux-tu que je fasse ici ? Est-ce que la présence chez toi d'un homme de ma nationalité ne serait pas suffisante pour te causer de nouveaux désagréments, et peut-être faire soupçonner ta fidélité à la cause que vous avez embrassée ?

GEORGE.—Oh ! quant à cela, mon cher James...

HASTINGS.—Sans compter, mon ami, les dangers que j'aurais à courir personnellement dans cette bagarre...

GEORGE.—Ceci peut être une considération ; bien que ma protection, ce me semble, et celle de Nelson, dont tu as su conquérir l'amitié...

HASTINGS.—Tu te fies bien à Nelson, toi ?

GEORGE. — Sans doute. Soupçonnerais-tu cet homme ?

HASTINGS. — Non ; je ne soupçonne personne ; je ne veux rien soupçonner. Mais, George Laurier, écoute bien ceci ; je ne désire pas être un oiseau de mauvais augure, mais Dieu veuille que les hommes qui vous entraînent aujourd'hui dans ce que j'appelle une folie, et qui sont certainement de bonne foi dans le moment, soient toujours dignes de la confiance que vous avez en eux !

GEORGE. — Hastings, tu calomnies un grand patriote.

HASTINGS. — C'est bien, n'en parlons plus.

GEORGE. — Du reste, ne suis-je pas là, moi, pour te protéger ?

HASTINGS. — Et le pourras-tu seulement ? Lorsque tu seras engagé corps et âme dans cette guerre de guerillas que je prévois ; quand vous serez obligés de courir à droite et à gauche pour faire face à l'ennemi, et peut-être... pour fuir ; quand vos maisons seront assiégées, prises d'assaut, saccagées, incendiées, — car c'est toujours ainsi que les choses se passent, — t'imagines-tu que tu n'auras pas assez... (*S'attendrissant.*) de ta sœur... (*Essuyant furtivement une larme.*) de Rose... à protéger... (*Brusquement.*) D'ailleurs, mon ami, je vous serais un embarras, cela suffit, n'est-ce pas ?

GEORGE. — James, James ! mon ami, tu me caches quelque chose. Pourquoi nous quittes-tu ?

HASTINGS. — Non, George ; laisse-moi... je ne te cache rien, je te le jure.

GEORGE. — Si, tu me caches quelque chose. Voyons, James, je ne suis donc plus le bon vieil ami d'autrefois, puisque tu as des secrets pour moi ? Est-ce que je ne sais pas, voyons, que tu pars à cause de Rose ?

HASTINGS.—Rose !... Oh ! George, George, ne me tourmente pas ainsi ! Ne rouvre pas des plaies encore saignantes... Fallait-il que je la revisse, mon Dieu !... (*Il appuie sa tête sur l'épaule de George.*)

GEORGE.—Allons, allons, pauvre ami, je croyais que tu n'y songeais plus, moi. En te voyant passer les longues journées à courir la perdrix dans les bois, je me disais que tu avais complètement oublié cette demande que tu m'avais faite dans un moment d'enthousiasme. Je croyais que ce que je t'avais dit au sujet de l'exaltation patriotique de ma sœur, t'avait fait réfléchir. Je te croyais guéri, enfin.

HASTINGS.—George, oui, oui, c'est vrai ; je n'ai pas été franc ; j'ai été lâche. Mais c'était pour ne pas être obligé de la quitter pour toujours ; c'était pour la revoir, pour la contempler, pour l'adorer en silence, pour respirer le même air qu'elle, que j'ai dissimulé, que j'ai feint de me rendre à ton raisonnement. George, pardonne-moi... j'ai eu tort, mais si tu savais, si tu savais comme je l'aime !

GEORGE.—Mais alors...

HASTINGS.—Rester ?... Oh ! non ! non ! c'est impossible ; je suis à bout de mes forces, vois-tu ?... Cette vie-là me fait souffrir tous les martyres. Il faut que je fuie... que je m'étourdisse... que je me fasse tuer !

GEORGE.—James, calme-toi. Je comprends, en effet, qu'il faille que tu partes ; aussi je ne te retiens plus. Mais il n'y a pas de raison pour te décourager ainsi ; il y a toujours l'espoir. Laisse faire les événements. Il arrivera un temps où tu ne seras plus pour Rose un ennemi de son pays... et alors...

HASTINGS.—Plus tard, George, elle me repoussera plus énergiquement encore.

GEORGE.—Pourquoi donc ?

HASTINGS.—Parce qu'il y aura du sang entre nous ! George, avant quelques jours peut-être, ces fertiles campagnes, ces riches villages dont la population est si généreuse, si patriarcale, seront saccagés et ruinés ; les balles anglaises auront décimé vos rangs ; et dans bien des foyers règneront la désolation et le deuil. Penses-tu qu'alors ta sœur plus qu'aujourd'hui voudra donner sa main à un Anglais, à l'un de ceux qu'elle appelle déjà les bourreaux de son pays?... Et s'il t'arrivait malheur, à toi!... Oh ! tiens, tiens, la tête me tourne... George ! George ! je suis bien malheureux !

GEORGE.—Pauvre ami !... Mais tout cela, en somme, ne te force pas de partir cette nuit. Pourquoi ne pas attendre à demain ?

HASTINGS.—Impossible. Le paquebot de Montréal part de Sorel demain matin, vois-tu ; et je me rends à Montréal... Inutile de te dire pourquoi j'ai attendu jusqu'à ce soir.

GEORGE.—Mais, voyager la nuit, c'est imprudent.

HASTINGS.—Oh ! je ne crains rien ; et d'ailleurs j'ai un sauf-conduit de Nelson. Puisse sa signature toujours avoir la même valeur aux yeux des Patriotes !

GEORGE.—Hastings !

HASTINGS.—Enfin, n'importe !... Mais avant de te quitter, George, j'ai une faveur à te demander. Veux-tu me promettre de remettre ceci à Rose ? (*Il lui présente une lettre.*)

GEORGE.—Je te le promets.

HASTINGS.—Merci ! Maintenant, mon vieil ami, quoi qu'il arrive, tu croiras toujours en cela, n'est-ce pas ? (*Il met la main sur sa poitrine.*)

GEORGE.—Comme en ceci, mon vieux ! (*Même jeu.*)

HASTINGS.—Allons, mes chevaux doivent s'impatienter. Viens; je te donnerai une dernière poignée de main en selle. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV

ROSE, MICHEL.

MICHEL, *entrant par le fond, suivi de Rose.*—Par ici... là !... (*Il désigne l'endroit où Camel et l'Inconnu se trouvaient pendant l'avant-dernière scène.*)

ROSE.—Mon Dieu, est-ce bien possible... ? Oui, cela n'est malheureusement que trop vrai. Quand nous avons dans nos rangs de nobles Anglais comme Brown, Nelson et O'Callighan, il est de ces infâmes Canadiens-français, de ces misérables bureaucrates, comme on les appelle, qui font un métier de trahir notre sainte cause, qui est celle de leur propre pays !... Ils se déguisent, ils se masquent, ils se cachent dans les bois pour ourdir leurs complots... Les lâches !... Plus tard, si jamais cela peut servir leurs convoitises, ils invoqueront le souvenir des Patriotes ! ils se réclameront du nom de Papineau,—le juste qu'ils vendent aujourd'hui pour les trente deniers d'Isariote ! Oh ! les lâches ! les lâches !... C'est ici qu'ils étaient, dis-tu ?

MICHEL.—Oui, là... Michel caché icitte. (*Il désigne l'endroit où il était lui-même blotti.*)

ROSE.—Les lâches ! les lâches !... Tu les as bien entendus ?

MICHEL.—Oui, bien entendus.

ROSE.—Et tu les as laissés partir ?...

MICHEL.—Oui, partir... Michel tué personne... Bonne Rose sait ben ça.

ROSE.—Oui, oui... mais que faire, mon Dieu ?

MICHEL.—Michel tué quèqu'un... sauvage mourir tout de suite... robe noire l'a dit... Non, pas tuer mauvais sauvages, mais guetté, guetté longtemps, par exemple !

ROSE.—Que faire ? que faire, mon Dieu ? Si je n'avais pas cru rencontrer George qui se promenait de ce côté, il n'y a qu'un instant, je serais retournée immédiatement au village, lorsque j'ai rencontré le pauvre Indien sur la route. Maintenant, il serait trop tard... Mais, il faut pourtant prendre un parti, faire quelque chose, sauver Papineau, le sauver à tout prix... Michel !

MICHEL.—Quoi ?

ROSE.—Il n'y a qu'une demi-lieue d'ici au pont ?

MICHEL.—Oui.

ROSE.—Alors nous pouvons arriver à temps. Viens avec moi, il faut passer la rivière.

MICHEL.—Rivière la Plante ?

ROSE.—Oui ; et nous irons nous embusquer sur la route pour guetter Papineau.

MICHEL.—Pas moyen !... eau grosse, grosse... pas capable nager... nayer tout de suite !...

ROSE.—Il ne s'agit pas de nager... N'y a-t-il pas un canot, une embarcation quelconque qui puisse nous traverser ?

MICHEL.—Canot?... non !... l'autre bord... Michel vu à soir !

ROSE.—Mon Dieu ! tout est donc contre nous !

MICHEL, *serrant les poings*.—Oh ! mauvais sauvages !

ROSE.—O ma sainte patronne ! mon bon ange gardien, inspirez-moi !

MICHEL.—Si bonne mamzelle Rose veut... Michel... à l'eau tout de suite... mais nayé... sûr !

ROSE.—Non pas, Michel ! je passerai sur le pont viens !

MICHEL.—Sur le pont ?

ROSE.—Oui !

MICHEL.—Mais pas compris donc?... méchants sauvages... coupé... scié... pont... Passez dessus... tombe à l'eau tout de suite !

ROSE.—N'importe, Michel. Le pont peut être trop faible pour supporter le poids d'une voiture, et être encore assez fort pour me porter, moi !

MICHEL, *avec terreur*.—Mamzelle... Rose !

ROSE.—A la garde de Dieu, Michel ! Sauvons Papineau ! Sauvons la Patrie ! Et si je meurs, Michel, eh bien, fais encore l'impossible, sauve Papineau... et prie Dieu pour... bonne Rose !... Viens !

MICHEL.—Non !... pas Rose !... Michel, passer le pont !

ROSE.—Non, je suis moins lourde que toi ! Viens ! Viens, te dis-je ! Et vive la Liberté !

FIN DU TROISIÈME TABLEAU.

QUATRIÈME TABLEAU

AUX ARMES !—Novembre 1837.

(Le théâtre représente l'étude du docteur Nelson, à Saint-Denis. Une dizaine de Patriotes sont disséminés autour de la pièce. George est assis près d'une table sur laquelle s'étaient quelques papiers. Nelson se promène de long en large, avec impatience. Desrousselles parcourt les groupes de Patriotes pour causer.)

SCÈNE V

NELSON, GEORGE, DESROUSSELLES,
PATRIOTES.

NELSON.—Quelle heure est-il, George ?

GEORGE.—Minuit vient de sonner, général.

NELSON.—M. Papineau devrait être ici.

GEORGE.—En effet.

DESROUSSELLES.—Peut-être ne viendra-t-il pas.

NELSON.—Vous dites ?

DESROUSSELLES.—Je dis : peut-être ne viendra-t-il pas.

NELSON.—M. Papineau a promis d'être ici...

DESROUSSELLES.—C'est vrai.

NELSON.—Eh bien ?

DESROUSSELLES.—Mais il pourrait en être... empêché...

NELSON.—Quand Papineau promet de venir, il vient toujours.

DESROUSSELLES.—Mais enfin, il pourrait lui être arrivé quelque chose... (*Nelson s'éloigne en haussant les épaules.*)

GEORGE.—Dites donc, monsieur Desrousselles, on vous dit que M. Papineau a promis d'être ici cette nuit, et jamais M. Papineau n'a manqué à sa parole, entendez-vous ? Quand même une armée serait là pour lui barrer le passage, il viendrait. On nous affirmerait qu'il a reçu vingt balles dans la poitrine, qu'il faudrait encore l'attendre.

DESROUSSELLES.—Il vaut le patron de la paroisse alors : il serait de force à nous arriver en portant sa tête dans ses mains.

GEORGE.—Ce ne serait peut-être pas le premier individu qui passerait par ici sans avoir la sienne sur ses épaules. (*On rit.*)

DESROUSSELLES.—Vous trouvez ça drôle, vous autres? Pas moi. (*On rit encore.*) «*Servum pecus!*»

NELSON.—Voyons, monsieur Desrousselles, ne vous fâchez pas; c'est un simple badinage.

DESROUSSELLES.—Oh! je ne me fâche pas, mon général. Seulement quand on a fait toutes ses études, et qu'on a presque porté la soutane, on aime à se faire respecter. Le militaire, c'est bien beau; mais «*cedant arma togæ*», vous comprenez?

GEORGE.—Voyons, laissons cela. (*A Nelson.*) Vous parliez des nouvelles que vous avez reçues de Québec et des paroisses du nord, général...

NELSON.—Oui; et, comme je vous le disais, ces nouvelles sont excellentes. Le peuple se prépare partout à prendre les armes. L'acte inqualifiable que vient de commettre le gouvernement en mettant à prix la tête de Papineau et celle des autres chefs patriotes, a redoublé l'indignation qu'avaient déjà soulevée les excès commis à Montréal par les membres du «*Doric Club.*» Les «*Fils de la Liberté*» sont organisés, et se tiennent prêts à tout événement. Enfin, une lettre que j'ai reçue hier du docteur Chénier, de Saint-Eustache...

LES PATRIOTES.—Hourrah pour Chénier!

NELSON.—...m'annonce que dans cette paroisse, ainsi qu'à Sainte-Scholastique, à Saint-Benoit et à Saint-Jérôme, partout le peuple se soulève, et qu'avant un mois, trois mille Patriotes bien armés pourront marcher sur Montréal. Etes-vous prêts à en faire autant?

LES PATRIOTES.—Oui, oui!... Hourrah pour Nelson!

SCÈNE VI

LES PRÉCÉDENTS, PACAUD.

PACAUD, *entrant tout essoufflé.*—Général! Patriotes! Une grande nouvelle!... Vive le Canada!... Vive la république!... Hourrah pour Papineau!...

LES PATRIOTES.—Hourrah pour Papineau!...

NELSON.—Soyez le bienvenu, capitaine Pacaud; nous vous attendions.

GEORGE.—Mon cher Philippe!

PACAUD.—Mon cher George! (*Ils se serrent la main.*)

NELSON.—Vous avez une nouvelle à nous apprendre, disiez-vous?

PACAUD.—Oui, tonnerre! Et une fameuse encore!... Mais M. Papineau n'est pas ici?

GEORGE.—Pas encore arrivé.

PACAUD.—Alors je ne me serai pas fait attendre, tant mieux!

NELSON.—Mais cette nouvelle, enfin?

PACAUD.—Patience donc, général; il faut laisser souffler un homme... Imaginez-vous...

NELSON.—Quoi?

PACAUD.—Que le docteur Davignon et Desmarais... Ouf!...

NELSON.—Eh bien?

PACAUD.—Vous savez qu'ils étaient prisonniers...

NELSON.—Oui.

PACAUD.—Et que trente hommes de cavalerie... sous le commandement du capitaine Moulton... les

conduisaient à Montréal... enchainés comme des malfaiteurs, n'est-ce pas ?...

NELSON.—Eh bien ?

PACAUD.—Vous ne me croirez jamais...

NELSON.—Mais parlez donc !

PACAUD.—Délivrés, mes petits amis ; délivrés !...

NELSON.—Délivrés ?... Comment ?... Quoi ?...

GEORGE.—Par qui ?

PACAUD.—Par les Patriotes, parbleu !

NELSON.—Ce n'est pas possible !

PACAUD.—Eh ! oui, c'est possible ! Comme ils descendaient sur le chemin de Longueuil, Bonaventure Viger et le docteur Dugas, suivis d'une dizaine d'autres braves, se sont jetés tout à coup à la tête des chevaux, assommant celui-ci, culbutant celui-là, sabrant à droite et à gauche ; et pif ! paf !... allons, les balles sifflaient comme de la grêle. Ça ne fait rien : cinq minutes après, la cavalerie était en fuite, et les prisonniers délivrés !

LES PATRIOTES.—Hourrah !...

NELSON.—C'est une plaisanterie que vous nous débitez-là ; c'est trop beau pour être vrai !

PACAUD.—Comment ? mais c'est tout ce qu'il y a de plus certain. Mon frère Narcisse en arrive ; il y était !

LES PATRIOTES.—Hip ! hip ! hourrah pour Viger !

DESROUSSELLES.—« Dispersit superbos et exaltavit humiles ! »

PACAUD.—Dites donc, monsieur Desrousselles, pensez-vous qu'il ait du sang sauvage, Bonaventure Viger ?

DESROUSSELLES.—Ça se pourrait bien. « Nil mirari ! nil mirari ! »

NELSON.—Tiens, oui, c'est vrai... Votre vieille théorie, monsieur Desrousselles ! Vous n'y renoncez pas ?

DESROUSSELLES.—Non, non, je n'y renonce pas ! Cette théorie-là, voyez-vous, docteur, tout extraordinaire qu'elle paraisse au premier coup d'œil...

NELSON.—Oui, oui, très bien ; vous nous expliquerez cela un autre jour, n'est-ce pas, monsieur Desrousselles ? Un autre jour !

DESROUSSELLES.—C'est que, si vous vouliez, ce serait l'affaire de quelques instants seulement...

GEORGE.—Voyons, voyons, c'est assez ! Nous avons des choses plus importantes que votre théorie à discuter pour le moment.

DESROUSSELLES.—Mais, messieurs... rien que...

PACAUD.—Voyons donc !... Puisqu'on vous dit que c'est assez...

GEORGE.—Tu avais besoin d'entamer le sujet, toi ! Tu sais bien qu'une fois sur cette corde-là il n'en finit plus.

UN PATRIOTE, *entrant*.—M. Papineau !

SCÈNE VII

LES PRECEDENTS, PAPINEAU.

PAPINEAU, *entrant*.—Bonsoir, messieurs !

(Nelson, George, Pacaud et Desrousselles s'avancent au-devant de Papineau qui leur donne à chacun une poignée de main.)

NELSON.—Vous nous trouvez dans la joie, monsieur Papineau. Avez-vous appris la nouvelle de Longueuil ?

PAPINEAU.—L'affaire du docteur Davignon ? Oui ; cela pourrait bien précipiter les événements ; c'est grave.

NELSON.—Oui, mais le premier avantage est à nous ; c'est important.

PAPINEAU.—Tout cela dépend, mon cher Nelson ; et c'est ce que nous allons considérer cette nuit... à huis-clos, si vous le voulez bien ; c'est-à-dire en présence des chefs seulement. Ces braves gens n'auront pas d'objection sans doute à se retirer pour nous permettre de discuter plus à notre aise.

NELSON.—Sans doute. (*Aux Patriotes.*) Allons, mes amis, maintenant que vous avez eu le plaisir de saluer notre illustre chef, vous voudrez bien, je l'espère, nous laisser seuls avec messieurs les officiers. Nous avons à délibérer sur des matières graves, et d'une nature toute particulière. Vous comprenez cela, n'est-ce pas ? (*Les Patriotes s'apprentent à sortir.*)

DESROUSSELLES.—Certainement ! sans doute ! Non licet omnibus adire Corinthum !

PAPINEAU.—Mes braves amis, un mot avant de nous séparer. Comme vous le savez sans doute, la tête de votre ami le docteur Nelson, la mienne et celle de presque tous vos chefs politiques, viennent d'être mises à prix ; c'est-à-dire que le premier venu peut nous tuer comme des chiens, sans encourir la vindicte des lois. Au contraire, il aura même droit à une récompense considérable. On nous met hors la loi pour crime de haute trahison. Le gouvernement de Lord Gosford n'a plus d'iniquités à commettre ! Cet acte arbitraire, injuste, tyrannique, met le comble à nos griefs. L'histoire dira que, pendant cinquante ans, on a vu dans ce pays la justice foulée aux pieds, la concussion triomphante, les honneurs, le pouvoir, le trésor public aux mains d'une poignée d'intrigants malhonnêtes, la violation systématique de toutes les lois constitutionnelles, le mépris des

droits du peuple garantis par les traités, la majorité de la nation insultée, bafouée, humiliée, outragée, et que, lorsque des hommes courageux se sont levés pour protester, n'ayant à la main d'autre arme que le drapeau de la justice et de leurs droits, on les a traqués comme des bêtes fauves, et poursuivis comme des criminels dangereux... Nous, coupables de haute trahison ! Est-ce parce que nous sommes constamment en butte à toutes sortes de persécutions odieuses ? Est-ce parce que des bandes de forcenés se ruent la nuit sur nos demeures paisibles ? Est-ce parce que l'on saccage nos imprimeries, et que l'on massacre les Patriotes en pleines rues de Montréal?... Nous, des rebelles ! Mais qu'avons-nous donc fait, sinon réclamer paisiblement des privilèges que la constitution anglaise nous garantit ? Depuis quand la résistance légale peut-elle constituer un crime de haute trahison ? On parle de nos assemblées ! Mais la liberté de discussion est l'une des premières franchises populaires reconnues par la couronne britannique. Est-ce parce que nous ne sommes que des colons, qu'on nous refuserait les plus simples prérogatives des sujets anglais?... Ah ! qu'on y prenne garde ! car si l'on s'obstine à nous refuser les privilèges de sujets, nous pourrions bien réclamer les droits de citoyens !...

TOUS.—Bravo ! bravo !

PAPINEAU.—En attendant, mes amis, nous nous mettons sous la sauvegarde de votre courage et de votre fidélité. Nous devons nous entendre cette nuit sur le parti qui nous reste à prendre. J'espère que nous ne serons pas obligés de recourir à la force pour nous protéger ; mais, en tout cas, que nos persécuteurs sachent que, si les Canadiens-français n'ont jamais hésité à verser leur sang sur les champs de bataille pour l'honneur du drapeau de l'Angleterre, ils n'en considèrent pas moins que la première des loyautés, c'est celle qu'ils doivent à leur propre pays !

NELSON.—Bravo ! C'est cela !

LES PATRIOTES.—Hourrah pour Papineau !...

PAPINEAU.—Allons, au revoir, mes amis ; et que Dieu vous garde ! (*Il serre la main des Patriotes qui sortent avec Desrousselles.*)

SCÈNE VIII

PAPINEAU, NELSON, PACAUD, GEORGE,
et deux autres CHEFS DES PATRIOTES.

(Aussitôt que les Patriotes sont sortis, l'on approche la table vers le milieu de la scène, et l'on s'assied alentour, Papineau en tête, et Nelson à sa droite.)

PAPINEAU.—Maintenant, mes amis, la situation est solennelle. Inutile de faire un long préambule. Vous savez où nous en sommes. Il s'agit d'adopter un parti, de décider ce que nous allons faire.

NELSON.—Je suis tout décidé quant à moi.

PACAUD.—Et moi aussi !

GEORGE.—Et moi aussi !

LES AUTRES, *à tour de rôle.*—Et moi aussi !

PAPINEAU.—Et vous avez décidé... ?

NELSON.—De résister jusqu'à la mort !

TOUS, *excepté Papineau.*—C'est cela !

PAPINEAU.—Prenez garde, messieurs ; vous assumez une grande responsabilité. Savez-vous que c'est la guerre civile que vous proclamez-là ?

PACAUD.—Parbleu, si nous le savons !

PAPINEAU.—Et que la guerre civile, c'est la mort pour un grand nombre, la ruine pour des milliers, et peut-être l'échafaud pour les promoteurs de l'insurrection ?

NELSON.—Non !... c'est l'indépendance ! c'est la gloire ! c'est la république ! c'est la liberté !...

TOUS, *excepté Papineau et Nelson.*—Vive la liberté !

PAPINEAU.—Ah ! si vous disiez vrai !

PACAUD.—Oui, vive la république canadienne ! Vive notre premier président, Louis-Joseph Papineau !

PAPINEAU.—Mes amis, c'est de l'enthousiasme, tout cela.

NELSON.—Soit ! mais c'est l'enthousiasme qui fait les héros.

PACAUD.—Et ce sont les héros qui font les grandes choses !

NELSON, *debout.*—Papineau, écoutez-moi. Nous n'avons plus à hésiter. Les troupes anglaises sont peut-être en marche à l'heure qu'il est. Un jour ou l'autre elles arriveront ici,—après demain peut-être ; et alors, il faudra, soit leur résister, soit nous rendre honteusement. Si nous nous rendons, nous irons tous pourrir dans les prisons de Montréal pendant des années peut-être ; puis l'on nous enverra finir notre misérable existence sous quelque climat meurtrier des mers australes. Et le pays—notre pauvre pays !—sera plus écrasé, plus bafoué, plus misérable que jamais, car il lui manquera ses meilleurs défenseurs. La tyrannie triomphante redoublera, et la population française,—votre race, monsieur Papineau !—découragée, pour ainsi dire décapitée, pliera à jamais le cou sous le joug ; et, après avoir croupi dans l'ignorance, l'abrutissement, l'ilotisme, finira par disparaître de la face du monde civilisé. Voulez-vous de cette alternative ?

PAPINEAU, *se levant.*—Non ! mille fois non !

NELSON.—Si nous nous défendons, au contraire, le cri de liberté va retentir d'un bout à l'autre du

pays. Les populations se soulèveront comme un seul homme ; et, nouveaux Guillaumes Tells, nouveaux Washingtons, nous aurons inscrit nos noms dans l'histoire, parmi les émancipateurs des peuples !

PACAUD.—Bravo !

PAPINEAU.—Et si vous êtes vaincus ?

NELSON.—Nous ne pouvons pas être vaincus ! La délivrance de Davignon et de Desmarais va enthousiasmer la population. Les premiers avantages remportés tripleront la confiance et le courage de nos hommes. Les troupes anglaises sont peu nombreuses dans le pays. L'Angleterre, à cette saison de l'année, ne pourra envoyer ni armes ni soldats... Et nous, nous aurons derrière nous... la grande république américaine !...

TOUS, *excepté Papineau*.—Vive la République américaine !

NELSON.—Et puis, après tout, si nous succombions... si nous étions vaincus... n'oublions pas que le sang versé pour la liberté ne l'est jamais inutilement. C'est une semence féconde qui germe toujours, et qui fleurit tôt ou tard !

PACAUD.—Et, quant à moi, j'aime mieux mourir comme un soldat, les armes à la main, que de vivre plus longtemps la tête sous le talon des bureaucrates !

TOUS, *excepté Papineau*.—C'est cela !

NELSON.—Et puis—laissez-moi vous dire, monsieur Papineau,—chaque chose a son temps. Vous avez, pendant des années, lutté à la tribune et dans les assemblées populaires ; c'est à notre tour de lutter sur un autre terrain. Vous avez joué votre rôle d'homme d'Etat ; le nôtre commence, et c'est celui de soldat ! Ce n'est plus le sarcasme ni l'imprécation qu'il faut lancer contre nos adversaires, ce sont des coups de fusils !... En êtes-vous, vous autres ?

TOUS, *excepté Papineau.*—Oui, oui, oui! (*Ils se lèvent.*)

PAPINEAU.—Allons, mes pauvres amis, vous l'aurez voulu!... Le sort en est jeté!... Je ne veux pas être un obstacle à votre héroïque détermination... mais, quoiqu'il arrive, rappelez-vous que je n'ai jamais voulu l'effusion du sang. Nous sommes entre les mains de Dieu maintenant... Qu'il fasse que nous réussissions!

NELSON.—Bravo!... (*Il se jette dans les bras de Papineau.*) Maintenant c'est à la vie, à la mort!

PACAUD.—Vive Louis-Joseph Papineau!

NELSON.—Ah! mes enfants, le succès est certain maintenant!...

PACAUD.—Pardon! Maintenant le succès n'est pas certain du tout... à moins que nous n'ayons des fonds, et un commissariat régulièrement organisé. Je vous parle en marchand et en banquier, moi. Tout enthousiaste que je suis à mes heures, je ne perds point de vue le côté pratique. (*Il se promène de long en large.*)

NELSON.—Et où voulez-vous que nous les prenions, ces fonds?

PACAUD.—J'y ai pensé; et voici ce que je propose. Je suis président et principal actionnaire de la Banque du peuple, à Saint-Hyacinthe. Le fait est que toute l'institution appartient presque exclusivement à mes frères et à moi. Eh bien, dites un mot: je fais frapper des billets; et, dans quinze jours au plus, les Patriotes ont trois cent mille piastres à leur disposition. Avec cela, on a des fusils, de la poudre, des balles, et surtout du pain!

NELSON.—Et qui vous remboursera, capitaine?

PACAUD.—Le gouvernement, parbleu!

NELSON.—Quand?

PACAUD.—Le jour où Louis-Joseph Papineau sera proclamé président de la république canadienne!

PAPINEAU, *après un geste de doute*.—Et quelles garanties exigez-vous?

PACAUD.—Quelles garanties? Votre parole; elle vaut celle de tous les rois du monde!

PAPINEAU.—Et si nous ne réussissons pas...

PACAUD.—Si nous ne réussissons pas, nous serons tous pendus haut et court : après nous le déluge!

NELSON.—Et votre récompense?

PACAUD.—La reconnaissance de mon pays. C'est précaire, mais je risque!

PAPINEAU, *allant droit à lui et lui donnant une poignée de main*.—C'est un Spartiate!... Monsieur Pacaud, faites! Vous serez notre commissaire général!

SCÈNE IX

LES PRÉCÉDENTS, DULAC.

DULAC, *entrant précipitamment avec quelques Patriotes*.—M. Papineau est-il arrivé?

GEORGE.—Oui, le voici!

DULAC, *se laissant tomber sur une chaise*.—Dieu soit loué, ce n'était pas lui!

PAPINEAU, *s'avançant près de Dulac*.—Qu'est-il donc arrivé?

DULAC, *lui prenant les deux mains avec force*.—Ah! tenez, monsieur Papineau, quand j'y pense!... Mais vous n'êtes donc pas passé sur le pont!

PAPINEAU.—Non. A peu près à un quart de lieue avant d'y arriver, nous avons rencontré une jeune

fille voilée qui nous a fait changer de route. Comme elle connaissait le mot d'ordre et les signes convenus, nous l'avons suivie. Elle nous a conduits sans rien dire jusque dans une anse de la rivière, et là un sauvage...

GEORGE.—Michel !

PAPINEAU.—...qui nous attendait nous à traversés en canot.

GEORGE, *à part*.—C'était Rose !

LES PATRIOTES.—La Sainte !

DULAC.—C'est un miracle, bien sûr, monsieur Papineau. J'étais parti pour aller au-devant de vous avec cinq hommes, et je vous attendais au pont. Il y avait déjà pas mal longtemps qu'on était là, quand on vit venir deux hommes à plein galop. Je me dis : Les v'là ! Mais, jour de Dieu !... ils avaient pas fait dix pas sur le pont que... crac !... tout écrase avec un fracas épouvantable !...

NELSON.—Le pont était miné ?

DULAC.—Oui.

PAPINEAU.—Les misérables !

DULAC.—Nous avons fait tous les efforts du monde pour porter secours aux malheureux qui se noyaient ; impossible ! Les eaux sont terriblement grosses ; et en un clin d'œil tout avait disparu...

SCÈNE X

LES PRÉCÉDENTS, ROSE, MICHEL.

ROSE, *entrant avec Michel dans le plus grand désordre*.—George ! George ! au secours ! au secours !... Je l'ai tué !

GEORGE.—Tué !... Qui ?

ROSE.—Hastings!... (*Elle s'évanouit dans les bras de George et de Michel.*)

GEORGE.—Mon Dieu! mon Dieu!... Dulac, ces deux hommes étaient à cheval?

DULAC.—Oui!

GEORGE.—C'est lui... malheur! malheur!

NELSON.—Mes amis, la trahison, le guet-apens nous environnent de toutes parts. Aux armes!... Aux armes!...

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III

CINQUIÈME TABLEAU

LA MARSEILLAISE.—Novembre 1837.

(Même décor qu'au premier tableau.)

SCÈNE I

ROSE, seule.

ROSE.—Mon Dieu, donnez-moi la force dont j'ai besoin ! J'ai foi en vous ; j'ai foi dans le courage de nos braves Patriotes qui se préparent si joyeusement au combat ; j'ai foi, oui j'ai foi dans l'avenir de mon pays... Mais je ne suis, hélas ! qu'une faible femme, et je me sens fléchir... (*Elle s'assied.*) Aussi, ô mon Dieu ! le sacrifice que vous m'avez demandé était bien rude, et le calice qu'il me faut boire est bien amer... Oh ! les blessures du cœur... celles que personne ne voit... celles que l'on cache à tous les yeux... celles qu'on ose à peine s'avouer dans le mystère de la solitude et le silence de la nuit... sont les plus cuisantes, et elles saignent toute la vie... Lui, mon premier, mon seul rêve de jeune fille... (*Elle pleure.*) Lui qui m'aimait tant, je l'ai repoussé... et mon refus l'a conduit à sa perte... C'est moi qui l'ai désespéré, qui l'ai chassé, qui l'ai tué... Oui, car sans moi il ne serait pas parti ce soir-là... Ah ! s'il avait su !... s'il avait su !..

SCÈNE II

ROSE, GEORGE.

GEORGE, *entrant*.—Tu pleures, Rose ?

ROSE, *se levant*.—Ce n'est rien, George ; un moment d'émotion. (*Elle s'essuie les yeux.*) J'ai tort. Ce n'est pas le moment de pleurer ; n'est-ce pas ? Je te comprends.

GEORGE.—En effet, ma chère sœur, c'est le moment de faire appel à tout son courage. Les troupes anglaises marchent sur Saint-Denis, et dans quelques heures, il faudra livrer bataille. Mais nous les battons, Rose ; j'en ai l'intime conviction. En tout cas, si nous sommes vaincus, sois sûre que nous vendrons chèrement nos vies.

ROSE.—As-tu écrit en Angleterre ?

GEORGE.—Pas encore ; car, en somme, nous n'avons aucune preuve bien positive de sa mort... Ah !... pauvre James !

ROSE.—Conserverais-tu quelque espoir ?

GEORGE.—Un bien faible, je l'avoue ; mais enfin, on a retrouvé le corps de son domestique, ainsi que le cadavre des deux chevaux, et de lui pas un indice, pas un vestige, pas une trace... Et, j'ai beau me chasser cela de l'idée comme absurde, je ne sais comment il se fait, mais quelque chose me dit que nous le reverrons.

ROSE.—Oh ! George ! George ! ne me leurre pas d'espérances chimériques... l'épreuve est bien assez amère déjà...

GEORGE.—Comment ? Mais tu l'aimais donc ?... (*Rose fond en sanglots.*) Tu l'aimais !... Ah ! Rose, Rose !... pourquoi donc alors...

ROSE.—George, ne m'interroge point ! j'ai assez souffert.

GEORGE. — Toujours des mystères... enfin !... Mais, ce pauvre James, quelle fatalité l'a donc poussé à revenir sur ses pas ? Il y avait trois heures au moins qu'il m'avait quitté en me... Mais, j'y songe... cette lettre que je ne t'ai pas encore remise ! (*Il tire de sa poche un papier qu'il donne à Rose.*) Tiens, en partant, il m'a confié ceci pour toi. Le terrible événement me l'a fait oublier.

ROSE. — Pauvre James !... Mais ce n'est pas une lettre cela ; c'est un sauf-conduit du docteur Nelson.

GEORGE. — Un sauf-conduit, dis-tu ? (*Il s'empare du papier.*) Malheur ! je comprends tout maintenant. Il s'est trompé de papier. Sans ce sauf-conduit, il n'a pu passer à Saint-Ours ; il lui a fallu rébrousser chemin ; et cette fatale erreur lui a coûté la vie... O mon pauvre ami ! James !... mon frère !... (*Rose se jette dans ses bras en sanglotant.*) Allons, ma bonne petite Rose, du courage !

ROSE, avec résolution. — Oui, tu as raison ; mettons la douleur de côté, au moins pour aujourd'hui. C'est au pays, c'est à la Patrie qu'il faut songer en ce moment. Ta compagnie est-elle prête ?

GEORGE. — Oui, Rose.

ROSE. — Tes hommes sont tous déterminés ?

GEORGE. — Tous !

ROSE. — Et toi ? Voyons ! regarde-moi bien, là : es-tu bien décidé à mourir plutôt que de reculer ?

GEORGE. — Dix fois, s'il le faut !

ROSE. — C'est bien. Songe à ton pays, George, à notre bon vieux père, à ta sœur, à Dieu, à la France, que sais-je ? Et bats-toi comme un lion ! Tu me le promets ?

GEORGE. — Oui, mon héroïque petite sœur ! je te le promets. On m'a confié un poste d'honneur, et je le défendrai, sois tranquille ! (*Il embrasse sa sœur.*) Où est mon fusil ?

ROSE.—Le voici. (*Elle va chercher un fusil qui est accroché au mur, l'embrasse, et le remet à George.*) Tiens, c'était l'arme favorite de notre père : elle te portera bonheur.

GEORGE.—Et ta carabine de chasse ?

ROSE.—Je la garde ; on ne sait pas ce qui peut arriver.

GEORGE.—C'est juste.

SCENE III

LES PRECEDENTS, MICHEL, DULAC.

DULAC, *entrant avec Michel un fusil à la main.*— M. George est ici ? (*L'apercevant.*) Ah ! bon !

GEORGE.—Dulac ! Quelles nouvelles ?

DULAC.—Des bonnes !

GEORGE.—Allons, tant mieux ! conte-nous cela.

ROSE, *à Michel.*—Et toi, mon ami, t'es-tu acquitté de ta mission en brave ?

MICHEL.—Michel fait tout quoi bonne mamzelle Rosé a dit pauvre sauvage.. Marché loin, loin... toute la nuit...

DULAC.—Comment ? lui ? C'est le diable tout craché que ce maudit sauvage-là. J'ai jamais rien vu de pareil. Y a pas un Canayen pour le matcher ; il vaut une gang à lui tout seul !

GEORGE.—Ce brave Michel !

DULAC.—Quand je l'ai rencontré avec mes hommes, il arrivait de Sorel, et puis il connaissait déjà toutes les affaires des chouayens sur le bout de ses doigts. Chemin faisant, il s'était amusé à démantibuler les petits ponts, et à jeter des âbres en plein

milieu de la route. Et comme, de notre côté, on avait fait notre possible nous autres étout, le chemin était massacré, quoi ! Tout ce que je peux vous dire, c'est que les maudits chouayens ont pas eu de fun pour passer avec leurs canons à travers tout ça.

GEORGE.—Y ont-ils réussi ?

DULAC.—Pas tout à fait ; ils ont été obligés d'en abandonner deux à Saint-Ours. Ils nous feront pas de mal, ceux-là, j'en répons. Je me suis empressé d'aller leur glisser chacun un clou de fer à cheval dans le sifflet ! et comme c'est par là qu'on les fait parler, couic ! ils ne jaseront pas de sitôt ! C'est le sergent Dulac qui vous dit ça !

GEORGE.—Très bien, très bien, mon brave ! Et combien leur en reste-t-il ?

DULAC.—De canons ? Il leux en reste encore deux petits ; mais c'est à savoir s'ils pourront les rendre aujourd'hui.

GEORGE.—Et où les troupes sont-elles à l'heure qu'il est ?

DULAC.—Les chouayens ? Quand on les a perdus de vue, ils étaient en frais de construire un pont sur la rivière La Plante. C'est la première fois que le gouvernement fait quèque chose pour la paroisse !

GEORGE.—De sorte qu'ils ne seront pas rendus ici avant cette après-midi !

DULAC.—Ah ! faut pas s'y fier. Ils pourront peut-être pas passer les canons tout de suite, mais les hommes peuvent passer aisément, eux ; et je serais pas surpris qu'on les eût sur les bras avant dix heures.

GEORGE.—Tant mieux alors ; ce sera plus tôt fini !

DULAC.—C'est toujours plus sûr que s'ils avaient surpris le village à minuit, comme c'était leur intention.

GEORGE.—Sans doute. Et c'est à vous autres que nous devons cela. Tout le monde est-il prêt ?

DULAC.—Tout le monde est sur le pont... ça marche ! A propos, le général vous fait dire de vous rendre à la brasserie aussitôt que vous pourrez, avec M. Ovide Perrault. Le capitaine Pacaud restera avec lui dans la maison de M^{me} Saint-Germain.

GEORGE.—Et vous, Dulac ?

DULAC.—Moi, je transmets les ordres. Mais cela ne m'empêchera pas de faire sonner ça de temps en temps, allez, mamzelle Rose ! (*Il frappe de la main sur son fusil.*) C'est moi qui vous le dis !

ROSE.—Très bien, sergent, très bien ! Je sais que vous êtes un brave !

DULAC.—Ah ! mais, arrêtez donc, j'oubliais de vous conter le plus beau. Ah ! c'est ça par exemple qui aurait fait plaisir au père Desrousselles, lui qui aime tant le sang sauvage ! Figurez-vous que ce matin, au petit jour, les volontaires se sont arrêtés, comme de raison, pour déjeuner. Ils ont pas eu plus tôt le dos viré, que votre véreux de sauvage, sous votre respect, s'est faufilé parmi eux autres—un vrai renard, quoi !—et puis a tout coupé, les attelages, les brides, les selles, tout ! Et puis, après ça, sauve dans le bois avec une paire de pistolets tout flambant neufs. Vous pouvez vous imaginer si ça godemait quand il a fallu racommoder tout ça ! Nous autres, on se roulait de rire derrière les clôtures. Michel, montré donc tes pistolets. Des pistolets de major, pour le moins !

MICHEL, tirant les pistolets de sa poche.—Hum ! deux ! (*Il les présente à George.*)

GEORGE, prenant les pistolets.—Les pistolets d'Hastings !...

ROSE.—Ciel !

MICHEL.—Oui... Anglais... Michel l'a vu.

ROSE.—Tu as vu qui ?

GEORGE.—Mais parle donc !

MICHEL.—Vu Anglais, camarade à M. George... pas nayé en toute !

GEORGE.—Hastings, vivant !

ROSE.—Ah ! mon Dieu ! (*Elle va s'appuyer sur un meuble.*)

DULAC.—Mais oui, attendez donc... ce que j'allais oublier de vous dire, moi !... Batiscan ! que je suis donc bête ! Oui, votre Anglais, vous savez, qu'on avait pris pour un espion le jour de son arrivée... Eh bien, c'est pas pour vous faire des reproches, mais c'en était un !

GEORGE.—Un quoi ?

DULAC.—Un espion !

ROSE, *revenant à elle.*—C'est faux !

GEORGE.—Un espion, James Hastings ! vous ne savez pas ce que vous dites.

DULAC.—C'est correct !... Mais croirez-vous en la parole du sauvage, mamzelle Rose ?

ROSE.—Oui.

DULAC.—Eh bien, demandez-y s'il n'a pas vu cette nuit votre Anglais, Hastings, en habit rouge, commander un détachement de volontaires !

ROSE et GEORGE.—Michel... ?

MICHEL.—Vrai, vrai ! sauvage l'a vu.

ROSE.—Mais tu peux t'être trompé, Michel ! Tu t'es certainement trompé !

MICHEL.—Sauvage trompe jamais... Tenez, connaît-y ça ? (*Il lui présente une lettre.*)

ROSE.—Une lettre?... Mon Dieu... son écriture... à mon adresse... toute souillée par l'eau...

GEORGE.—Celle qu'il t'e destinait!

ROSE.—Mais, c'est à devenir folle!... (A Michel.) Michel, où as-tu pris ce papier?

MICHEL.—Dans la selle à Anglais, avec pistolets-là!

GEORGE.—Plus de doute, c'est bien lui!

ROSE.—C'est impossible!

DULAC.—C'est impossible, mais ça est!

ROSE.—Lui, un espion, un traître!... Ah!... mon Dieu! mon Dieu!

GEORGE.—Eh bien, alors, malheur des malheurs! le misérable périra de ma main! Jette cette lettre, Rose! qu'elle ne souille pas tes mains plus longtemps!

ROSE.—Tiens! (Elle jette la lettre au loin et se cache la tête dans ses deux mains.)

GEORGE.—Bon! Et maintenant, Dulac, sus aux volontaires, et hachons, sabrons, massacrons, tonnerre de Dieu! Oh! les bandits! Oh! les scélérats!... Ah! Hastings, tu as abusé des sentiments les plus sacrés... Tu as foulé aux pieds amitié, amour pur, hospitalité... Tu es venu jouer une comédie chez moi... Eh bien, à nous deux maintenant! Ta comédie va finir par un dénouement tragique, ou je ne m'appelle plus George Laurier...

DULAC.—Vous pouvez lui renvoyer ses balles de chouayen, car les pistolets sont tout chargés, vous savez.

GEORGE.—Tu as raison, une balle de Patriote, est trop noble pour un pareil scélérat!

MICHEL, bas, en ramassant la lettre que Rose a jetée.—A Michel... lettre-là... serre... peut servir!...

SCÈNE IV

LES PRÉCÉDENTS, PACAUD, PATRIOTES,

puis DESROUSSELLES.

PACAUD, *entrant avec quelques Patriotes armés.*
—George, est-ce vrai que M. Papineau est à Saint-Denis?

GEORGE.—Je n'en sais rien.

DULAC.—Il arrive justement, là. Il vient se battre avec nous. C'est un brick!

PACAUD.—Il faut qu'il s'en aille immédiatement. Le chef ne doit pas s'exposer.

(Acclamations à l'extérieur.)

DESROUSSELLES, *entrant.*—Messieurs, voilà les troupes qui arrivent...

TOUS.—Aux armes!...

DESROUSSELLES.—Annibal ad portas!

DULAC.—Amen! chouayennum massacratus est, hein, le père? (*Desrousselles fait un geste de mépris.*)

PACAUD.—Allons, mes amis, chacun à son poste, et vive la liberté!

TOUS, *s'excepté Michel.*—Vive la liberté!

GEORGE, *à part.*—Et la vengeance!

(De nouvelles acclamations se font entendre à l'extérieur.)

DULAC.—Voilà que ça va chauffer, les amis! Vite!... En route!

(Pacaud entonne la Marseillaise que les Patriotes reprennent en chœur. George embrasse sa sœur avec effusion, et sort avec Pacaud, Dulac, Michel, Desrousselles et les Patriotes. On continue à chanter la Marseillaise dans le lointain. A chaque vers on entend les acclamations de la multitude. Rose s'est jetée à genoux, et pendant que l'on chante, elle prie haut, les mains jointes et les yeux levés au ciel.)

SCÈNE V

ROSE, seule.

ROSE.—Dieu de mon pays, Dieu de nos pères, Dieu de la France... Dieu des armées! Vous connaissez la justice de la cause pour laquelle nous allons combattre... Vous ne souffrirez pas que le droit soit foulé aux pieds et que l'injustice et la tyrannie triomphent. Vous ne permettrez pas, ô Dieu de toutes les saintes causes, qu'un brave petit peuple qui n'a d'espoir qu'en vous, qui vous aime, et qui vous prie, soit écrasé par un conquérant sans pitié. (*Elle se lève.*) Cependant, ô mon Dieu! que votre sainte volonté soit faite! (*Elle va décrocher sa carabine de chasse.*) Et maintenant, toi, viens, ma bonne petite carabine!... (*Elle sort.*)

FIN DU CINQUIÈME TABLEAU.

SIXIÈME TABLEAU

SAINT-DENIS.—23 novembre 1837.

(Le théâtre représente l'intérieur de la maison de Mme Saint-Germain, à Saint-Denis. Une trentaine de Patriotes y sont assemblés. Au lever du rideau, ils ont presque tous un fusil à la main. Les uns regardent par les fenêtres, les autres chargent leurs armes ou se mettent en manches de chemise, en conversant entre eux. Deux sont assis et fondent des balles. Pendant tout le cours du tableau, on entend sonner le tocsin à diverses intervalles.)

SCÈNE VI

NELSON, PACAUD, DULAC, PATRIOTES.

NELSON, sur le devant de la scène, après avoir parcouru les groupes en faisant des signes d'approbation.—Dulac!

DULAC.—Général ?

NELSON.—Tu vas aller dire au capitaine Laurier, d'envoyer dix de ses meilleurs tireurs se poster à portée de fusil, sur le flanc gauche des troupes. Des gens habillés en étoffe du pays autant que possible ; cela s'efface mieux derrière les clôtures ;—et aussitôt que les volontaires auront fait leur première décharge, qu'ils m'en dégringolent une trentaine ; ce sera toujours cela de moins. Dis-leur de viser sur les artilleurs, surtout. Va !

DULAC.—Ça z'y est ! (*Il va pour sortir.*)

NELSON.—Arrête ! Tu diras au docteur Dugas, et à M. Charles Pacaud,—tu le connais, le frère de M. Philippe, ici ? (*Il désigne Pacaud.*)

DULAC.—Oui, oui, un blood !

NELSON.—Tu leur diras d'avancer le canon sous la talle d'aulnes, là-bas, près de la brasserie. Il vaut mieux que l'ennemi ne le voit pas ! Va !

DULAC.—Ça z'y est ! (*Il va pour sortir.*)

NELSON.—Arrête ! Recommande-leur bien de ménager la poudre.

DULAC.—C'est-y toute ?

NELSON.—Oui !

DULAC.—C'est correct. (*Il sort en battant des entrechats et en chantant.*)

Quand j'étais chez mon père,
Ton la itou la la
Tra la la la la' là la !

SCÈNE VII

LES PRÉCÉDENTS, *excepté* DULAC.

PACAUD.—C'est un fameux orignal, celui-là.

NELSON.—Un héros, mon ami. Tel que vous le voyez là, il a passé la nuit dans les bois, dans les fondrières et les fossés, coupant les routes et molestant les ennemis de toutes les façons imaginables... Sans lui, nous étions surpris à minuit... Mais, changement de propos, vos billets de banque, monsieur Pacaud, quand les verrons-nous ?

PACAUD.—Pas avant huit jours, docteur.

NELSON.—Dieu veuille qu'il ne soit pas trop tard !

PACAUD.—Que voulez-vous ? J'ai fait toutes les diligences possibles ; mais je ne puis pas danser plus vite que le violon.

NELSON.—Nos hommes n'ont rien à manger ; ils se débandent malgré nous. Ah ! si nous avions des provisions et des armes, je voudrais planter le drapeau de l'indépendance sur la citadelle de Québec avant trois mois!... Enfin ! puisqu'il n'y a pas moyen... Voyons ! les troupes arrivent-elles ? (*Il va regarder dans une fenêtre.*)

PACAUD, après en avoir fait autant de son côté.—Voyez-vous là bas ? On les aperçoit qui s'étendent dans le lointain. (*Aux Patriotes.*) Le moment approche, mes amis !

NELSON.—En effet, et c'est nous qui allons subir le premier choc. Patriotes, nous voici au moment solennel. Songez qu'aujourd'hui, ce que vous allez défendre, ce sont vos foyers, vos familles, votre pays. Vous êtes des Français ; ne démentez pas votre origine, et ne souffrez pas que ce soit moi, un Anglais, qui vous donne l'exemple de la bravoure et du dévouement. Soyez prudents ; ne vous exposez pas inutilement, et tirez à coup sûr : que chacun choisisse son homme. Seulement, restez jusqu'au bout sur la défensive ; n'attaquez pas ; laissez tous les torts à l'ennemi. Mais au premier coup de fusil, répondez par une grêle de balles ! Tirez !

tuez ! frappez sans pitié ! Mort aux agresseurs !... Et si vous faites votre devoir, en vrais enfants de la France que vous êtes, je vous promets la victoire, moi, entendez-vous ?

TOUS.—A bas les despotes ! Vive Nelson ! Vive la liberté !

SCÈNE VIII

LES PRÉCÉDENTS, DULAC, puis MICHEL

et CAMEL.

DULAC, *entrant, bas à Nelson.*—Général, un malheur ! Le capitaine Laurier vous fait dire que le canon de la brasserie a été encloué cette nuit ; il est hors de service...

NELSON.—Tonnerre ! quelque traître ?...

DULAC.—Y a pas de doute.

NELSON.—Il est complètement hors de service ?

DULAC.—Complètement !

NELSON.—Les misérables !... Mais n'importe, c'est peut-être aussi bien ; nous aurions certainement manqué de poudre... Pacaud !

PACAUD, *s'approchant.*—Général ?

NELSON.—Le canon de la brasserie a été encloué cette nuit.

PACAUD.—Malédiction ! Qu'allons-nous faire ?

NELSON.—En prendre à l'ennemi.

PACAUD.—Il le faudra bien.

MICHEL, *entrant en tenant au collet Camel déguisé en fondeur de cuillers et tremblant de tous ses membres.*—Hou !... hou mauvais sauvage, lui...

brisé canon... Michel l'a vu... guetté longtemps, longtemps... Après ça, courru... poigné dans le bois... Hou!... hou!... Pas barbe à lui ça... Tiens! (*Il lui arrache sa fausse barbe et sa perruque.*) Lui!... scier le pont étout, pour nayer grand chef.

LES PATRIOTES, *brandissant leurs armes.*—Ah! le gueux! le misérable!... A mort!

DULAC.—Ah! mon pendarde de chouayen, tu peux faire ta prière, toi!

PACAUD.—Il faut le pendre en face des Anglais, là!

LES PATRIOTES.—A mort! à mort!

CAMEL, *larmoyant.*—Grâce! grâce! messieurs; ne me faites pas de mal; j'suis-t-un pauvre fondeur de cuillers de la Baie du Febvre!... je vous assure...

PACAUD.—Le scélérat! il suinte la poltronnerie.

CAMEL.—Je vous le persuade, messieurs; j'suis pas un bureaucrate, j'suis-t-un bon Patriote!

DULAC.—Tu mens, face d'hypocrite! Fais ta prière!

LES PATRIOTES.—A mort le traître! A mort l'espion!

NELSON.—Un instant, mes amis! (*A Camel.*) Tu es un fondeur de cuillers, dis-tu?

CAMEL.—Oui, monsieur, sûr et certain!

NELSON.—Montre-nous tes outils!

CAMEL.—Les voilà, monsieur! (*Il ôte son sac de dessus ses épaules, l'ouvre et en aveint ses instruments avec une grande quantité de cuillers et de lingots d'étain.*)

PACAUD.—Ça ne prouve rien cela!

NELSON.—Laissez donc faire! Nous avons besoin de ces choses-là. (*A Camel.*) Tu vas t'asseoir là, toi,

entends-tu ! Et, puisque tu es fondeur de cuillers et bon patriote, tu vas nous fondre des balles ; nous ferons ton procès plus tard. (*A l'un des Patriotes.*) Toi, Guertin, surveille-le ! S'il fait un pas pour s'échapper, fais-lui sauter la cervelle !

CAMEL.—Grâce ! grâce !... je ferai tout ce que vous voudrez !

NELSON.—Avance, misérable !

PACAUD.—Plus vite que ça !

(*Camel va s'asseoir près du réchaud avec son sac, et se met en devoir de fondre des balles ; l'un des Patriotes va se placer près de lui le pistolet au poing.*)

DULAC.—T'as de la chance qu'on aie besoin de balles, maudit visage de chouayen ! C'est moi qui t'aurais fait sauter le melon !

NELSON.—Maintenant, à vos postes, mes braves ! nous vaincrons bien sans canon, vous verrez !

SCENE IX

LES PRECEDENTS, PAPINEAU.

PAPINEAU, *entrant*.—Et vous ne serez pas seuls à vaincre ou à mourir !

TOUS.—M. Papineau !... Hourrah !...

NELSON.—Vous ici, monsieur Papineau !

PAPINEAU.—Pourquoi pas ? Me pensiez-vous homme à vous laisser seuls au moment du danger ?

PACAUD.—Mais, monsieur Papineau, votre présence ici est impossible !

PAPINEAU.—Et pourquoi ?

PACAUD.—Parce que... parce que... tonnerre !

NELSON, à Pacaud.—Permettez. (*A Papineau.*)

Monsieur Papineau, vous ne pouvez pas rester ici pour la raison toute simple que vous n'avez pas le droit d'exposer votre vie.

PAPINEAU.—Comment ?

NELSON.—Parce qu'elle ne vous appartient pas ; parce qu'elle est nécessaire à votre pays.

PAPINEAU.—Je viens la lui sacrifier.

NELSON.—Vous devez faire plus.

PAPINEAU.—Quoi ?

NELSON.—La lui conserver !

DULAC, à part.—Ça fait rien ; c'est un briok toujours !

NELSON.—Monsieur Papineau, si vous restez ici, vous pouvez être tué comme le dernier d'entre nous ; or, que nous succombions ou que nous réussissions, — que nous réussissions surtout, — nous aurons besoin de vous. Vous voyez bien qu'en bon patriote, vous n'avez pas le droit de rester ici.

PACAUD.—C'est vrai !

PAPINEAU.—Ce serait une lâcheté que de vous quitter en ce moment.

NELSON.—Non ! le vrai courage consiste à faire son devoir quel qu'il soit !

PAPINEAU.—Savez-vous qu'il y va de mon honneur !

NELSON.—Il y va du bonheur de votre pays !

PAPINEAU.—L'histoire dirait...

NELSON.—L'histoire dira que vous avez voulu vivre pour le salut de tous !

PAPINEAU.—Mes ennemis m'accuseront d'avoir fui.

NELSON.— Vos ennemis ? Eh bien, montrez-vous grand comme les héros antiques ! Soyez patriote jusqu'au bout. Votre pays parle, monsieur Papineau, ne lui préférez pas votre réputation. Un vrai patriote doit savoir sacrifier à la Patrie jusqu'au nom qu'il laissera dans l'histoire... Allons, partez !

LES PATRIOTES.— Partez ! partez !

PACAUD.— Monsieur Papineau, aujourd'hui notre devoir à nous, c'est de nous battre ; le vôtre c'est de partir. Ce n'est pas à nous de vous donner l'exemple du sacrifice.

PAPINEAU.— Mais vous voyez bien que vous me demandez une chose impossible.

PACAUD.— Impossible ou non, vous allez partir immédiatement, ou bien, j'en donne ma parole d'honneur au bon Dieu, ce ne sera pas une balle de volontaire qui vous tuera ! (*Il tire un pistolet et l'arme.*)

NELSON, *mettant la main sur le pistolet.*— Monsieur Papineau, au nom de la Patrie en danger, nous vous demandons aujourd'hui le plus grand sacrifice qu'un homme puisse faire à son pays : serez-vous au-dessous de la tâche ?

PAPINEAU, *se détournant pour essuyer une larme.*— Mais où voulez-vous que j'aie ?

NELSON.— N'importe où : passez la frontière, s'il est possible.

PAPINEAU.— Mais les routes sont toutes gardées.

PACAUD.— Il y a les bois.

PAPINEAU.— Je m'y perdrai.

MICHEL, *s'avançant.*— Non... Michel, bon sauvage... connaît tous les bois... guider grand chef...

TOUS.— Bravo !

PAPINEAU.—Vous le voulez donc absolument ?

TOUS.—Oui, oui !

PAPINEAU.—Eh bien, puisqu'il me faut boire le calice jusqu'à la lie, je pars ; mais ce sera deux hommes de moins.

MICHEL.—Non... rien qu'un... Michel jamais tuer personne!... Michel tuer quèqu'un... sauvage mourir tout de suite... robe noire l'a dit.

SCÈNE X

LES PRÉCEDENTS, ROSE, puis JULES.

ROSE, *entrant sa carabine de chasse à la main.*—S'il manque un homme, je le remplacerai.

PACAUD.—Tonnerre !

LES PATRIOTES, *se découvrant respectueusement.*—La Sainte !

JULES, *entrant.*—Et moi aussi, je viens combattre pour la Patrie. Où sont-ils les volontaires ?

(Rose s'empare de lui, et le retient près d'elle.)

LES PATRIOTES.—Bravo !

PAPINEAU.—Les femmes!... les onfants!... Oh mes amis, mes amis... vous m'arrachez le cœur!... Adieu, mes frères ; que Dieu vous protège, et surtout qu'il ne vous impose jamais un sacrifice comme celui que vous exigez de moi. (*Il sort les deux mains sur la figure ; il s'appuie longtemps sur le chambrante de la porte avant de passer le seuil.*)

MICHEL, *s'approchant de Rose, et touchant sa carabine.*—Surtout... l'Anglais... hein!... Hastings !

ROSE.—Jamais !

MICHEL.—Hum ! pourquoi ?

ROSE.—Je ne sais pas, Michel.

MICHEL, *se dirigeant vers la porte par où vient de sortir Papineau.*—Ah!... Michel sait, lui!... bonne Rose... aime l'Anglais... sûr!

(Coups de fusils dans le lointain.)

PACAUD.—Hâte-toi, Michel! (*Michel sort.*)

SCÈNE XI

LES PRECEDENTS, *excepté PAPINEAU*

et MICHEL.

DULAC.—Attention à la musique, vous autres! V'là le bal qui va commencer: il ne s'agit pas de blaguer le service. En avant, mes petits cœurs! (*A Jules.*) Toi, gamin, barre nous pas les jambes.

JULES.—Je veux me battre, moi aussi.

DULAC.—C'est bon; si j'en trouve un petit, je te le passerai!... Cré gamin, va! (*Il se passe la manche sur les yeux.*)

PACAUD, *après avoir regardé à l'une des fenêtres.*—Général, les voilà à portée de fusils!

DULAC, *même jeu.*—Oui, justement; on pointe les canons... Tenons-nous bien!... Cré mille bombarbes! (*Il montre le poing à la fenêtre.*) Attendez, mes lurons; on va vous servir la soupe chaude! de la soupe canayenne!

NELSON.—Patriotes, soldats, mes enfants, rappelez-vous que le sort de votre pays est entre vos mains. C'est le temps de montrer si vous êtes des hommes de cœur. (*A Camel.*) Toi, fonds des balles, scélérat, ou je te fais disloquer la carcasse!

DULAC.—Ce ne sont pas tant les balles qui nous manquent comme les fusils; nous n'en avons pas cent cinquante en tout.

PACAUD.—Ça ne fait rien; il y en aura de tué, les autres prendront leurs armes!

NELSON.—C'est cela; et vive la liberté!

TOUS.—Vive la liberté!

(Coups de fusils dans le lointain.)

NELSON.—Aux armes, mes enfants! chacun à son poste! et mort à l'ennemi!

ROSE, sur le devant de la scène et chantant.—

Mourir pour la Patrie...

LES PATRIOTES, se découvrant et mettant un genou en terre.—

Mourir pour la Patrie!

TOUS, se relevant.—

C'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie!

C'est le sort le plus beau...

(On entend une fusillade très vive, et un boulet de canon emporte un morceau du décor. Quelques Patriotes tombent; les autres se précipitent aux fenêtres et à la brèche faite par le boulet, et répondent par une décharge générale.)

DULAC.—Hourrah! Ça tombe dru comme mouches!... Ah! ah! ah! cré nom d'un nom!... Buche! buche!...

PACAUD.—C'est cela; ne perdez pas de temps; rechargez les fusils!

NELSON.—Courage, mes enfants, la victoire est à nous!

ROSE, déchargeant sa carabine.—Vive la liberté!

FIN DU SIXIÈME TABLEAU.

SEPTIEME TABLEAU

A SAINT-CHARLES!—23 novembre 1837.

(Le théâtre représente le village de Saint-Denis, le soir de la bataille. Les fenêtres sont illuminées. Nelson, Pacaud et George, —ce dernier le bras en écharpe,—sont sur un balcon devant lequel les Patriotes défilent avec des torches, tambour battant et drapeaux en tête, en poussant des acclamations enthousiastes. Des femmes sont groupées sur le seuil des portes, et font flotter leurs mouchoirs en signe de réjouissance.)

SCÈNE XII

NELSON, GEORGE, PACAUD, DULAC,

DESROUSSELLES, PATRIOTES, FEMMES DU PEUPLE.

LES PATRIOTES.—Hourrah!... Hourrah!... Vive Nelson!... Vive Papineau!... Hourrah!...

NELSON.—C'est bien, mes braves! Vous avez fait noblement votre devoir, et je vous remercie au nom du pays. Dans cinquante ans, lorsqu'on voudra faire l'éloge de l'un d'entre vous, on ne manquera pas de dire: Il était à la bataille de Saint-Denis!

LES PATRIOTES.—Hourrah!...

(Nelson, Pacaud et George descendent du balcon.)

NELSON.—Dulac!

DULAC.—Général?

NELSON.—Combien y a-t-il de prisonniers?

DULAC.—Deux.

NELSON.—Faites-les venir.

DULAC.—Ça z'y est! (A quelques Patriotes.) Allons, vous autres, en avant, marche! (Il sort suivi des Patriotes qu'il a désignés.)

NELSON, à Pacaud.—Ce sont deux espions, paraît-il ?

PACAUD.—Oui ; il y a d'abord le misérable qui a encloué le canon, un scélérat de la pire espèce ; et puis ce jeune Anglais, vous savez, l'ami de George Laurier.

NELSON.—James Hastings ?

PACAUD.—Oui.

NELSON.—Il s'est battu contre nous ?

PACAUD.—Capitaine de volontaires.

NELSON.—Ah ! c'est trop fort ! Etes-vous bien sûr de ce que vous dites-là ?

PACAUD.—Sûr ? je crois bien ; j'étais là quand on l'a fait prisonnier.

NELSON.—L'infâme ! Je crois qu'il va falloir faire un exemple.

PACAUD.—C'est mon avis.

NELSON.—Sir James Hastings ! Une pareille scélératesse, chez un jeune homme de sa condition ? C'est incroyable !

SCÈNE XIII

LES PRÉCÉDENTS, HASTINGS, CAMEL.

(Dulac entre en tenant Camel par l'oreille. Camel a les mains liées derrière le dos. Hastings les suit, entre deux Patriotes.)

DULAC, à Camel.—Avance, toi ! vermine de chou-ayen !... Mets-toi à genoux !... (Camel s'agenouille.)

LES PATRIOTES.—A mort ! à mort ! à mort, les espions !

CAMEL.—Grâce ! grâce ! Faites-moi pas mourir !

GEORGE, *s'avancant vers Nelson.*—Général, depuis ce matin, cinq balles anglaises ont troué mes habits; une autre m'a cassé le bras... Ai-je bien fait mon devoir?

NELSON.—Certes !

GEORGE.—Eh bien, je veux une récompense.

NELSON.—Qu'est-ce que c'est ?

GEORGE.—Donnez-moi la vie de ces deux hommes.

NELSON.—Pourquoi demandez-vous cela, George ?

GEORGE.—Parce que celui-ci (*Désignant Camel.*) ne vaut pas le bout de corde qui l'étranglerait; et que l'autre... me doit une dette sacrée... il doit mourir de ma main !

HASTINGS.—George, George, je veux te parler, je veux te voir.

GEORGE.—Oui, oui, nous nous reverrons, sois tranquille; mais ce sera chacun un pistolet au poing, traître !

HASTINGS.—George, George, mon ami...

GEORGE.—Ne m'appelle pas ton ami, félon qui déshonores l'uniforme anglais...

HASTINGS.—George, arrête ! laisse-moi au moins le droit de te pardonner...

GEORGE.—Me pardonner !... (*Il veut se précipiter vers Hastings ; Pacaud le retient.*)

NELSON.—Ramenez les prisonniers; ils auront la vie sauve.

CAMEL, *se relevant.*—Ah !...

HASTINGS.—Et cette lettre ! cette lettre perdue !... fatalité !

DULAC, *à Camel.*—Avance, toi, vieille carcasse de

bête puante!... Ah! tu peux te vanter d'en avoir une fière chance! (*Il sort avec Camel, Hastings et son escorte, au moment où Rose entre.*)

SCÈNE XIV

NELSON, PACAUD, GEORGE, DESROUSSELLES,
ROSE, PATRIOTES; puis MICHEL.

ROSE, *entrant, bas à George.*—Merci, mon frère! Quelque chose me dit qu'il y a un mystère là-dessous. Il n'est pas coupable!

GEORGE.—Rose!...

MICHEL, *entrant, à Nelson.*—Une lettre... grand chef. (*Il lui présente un lettre.*)

PACAUD.—Une lettre de Papineau!

NELSON, *ouvrant la lettre et lisant.*—Mon cher Nelson, quand vous recevrez cette lettre, le colonel Wetherall marchera sur Saint-Charles avec trois mille hommes de troupe, et plusieurs pièces de canons. Que Dieu vous garde! SIGNÉ: Louis-Joseph Papineau. Malédiction!... Et nous n'avons plus ni poudre ni provisions!... Pacaud!

PACAUD.—Général?

NELSON.—Combien Brown a-t-il d'hommes armés à Saint-Charles?

PACAUD.—Deux cent cinquante.

NELSON, *bas à Pacaud.*—Tout est perdu!... Il ne nous reste plus qu'à gagner la frontière... malheur à qui sera pris!

PACAUD.—Fuir? Non!... Il faut lutter jusqu'au bout; et, s'il le faut, mourir comme des hommes! (*Nelson s'éloigne.*) C'était ce matin qu'il fallait nous

dire cela. Maintenant, le devoir de tout homme de cœur est de se rendre au camp de Saint-Charles, et d'y vendre chèrement sa vie.

DESROUSSELLES.—Justum ac tenacem propositi virum! (A part.) Il a du sang sauvage, ce jeune homme-là, bien sûr!

PACAUD.—Allons, les Patriotes, là! Notre tâche n'est pas finie. Les Anglais marchent sur Saint-Charles... Qui vient se battre à Saint-Charles...

ROSE.—Nous irons tous, monsieur Pacaud!

TOUS.—Hourrah!...

PACAUD.—Mes amis, la Sainte est avec nous... A Saint-Charles! et vive la liberté!

SCÈNE XV

LES PRÉCÉDENTS, DULAC

DULAC, *entrant*.—Ça z'y est!... Hourrah pour Pacaud! A Saint-Charles!

ROSE, *s'emparant d'un drapeau, et chantant, un genou en terre*.—

Amour sacré de la Patrie,
Conduis, soutiens nos bras vengeurs...

(*Se levant*.)

Liberté, liberté chérie,
Combats avec tes défenseurs! (bis)
Sous tes drapeaux, que la victoire
Accoure à nos mâles accents;
Que tes ennemis expirants
Voient ton triomphe et notre gloire!

TOUS, *chantant*.—

Aux armes citoyens etc.

PACAUD.—A Saint-Charles! A Saint-Charles!...

TOUS.—A Saint-Charles! A Saint-Charles!...

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV

HUITIÈME TABLEAU

EN FORÊT.—26 novembre 1837.

(Le théâtre représente l'intérieur d'une cabane à sucre, dans une forêt, près de la frontière du Canada et des États-Unis. Au fond, une porte; à gauche, une fenêtre; à droite, un foyer où l'on peut allumer du feu. On entend la pluie qui tombe.)

SCÈNE I

MICHEL, puis PACAUD, DULAC,

DESROUSSELLES, et quatre PATRIOTES.

MICHEL, *entrant*.—Bon!... Cabane à sucre... grand chef ben reposer... frette dans le bois... tout mouillé... brrr!... Lit sapin... bon!... Michel va chercher grand chef... tout de suite, tout de suite!... (*Il se dirige vers la porte.*)

(Pacaud, Dulac et Desrousselles entrent suivis de quatre Patriotes dont deux blessés.)

DULAC, *sans voir Michel*.—Bon! v'là un endroit pour camper, toujours!

PACAUD, *secouant son habit*.—Mais c'est un palais!

DESROUSSELLES.—« Agreste tectum! » (*Même jeu.*)

MICHEL, *s'avançant*.—Bonjour, camarades!

DULAC.—Hein !... mais, sapré batican ! c'est ben notre sauvage... Dis-moi donc, en bonne vérité, ce que tu brettes dans ces environs-ci, toi ?

MICHEL.—Sauvage guider grand chef... aux lignes...

PACAUD.—M. Papineau !... Où est-il ? Est-il ici ?

MICHEL.—Pas loin, dans le bois... fatigué... fatigué... Michel trouvé cabane pour reposer. Sauvage va chercher grand chef à c't'heure.

PACAUD.—Tu vas le chercher ? Je vais avec toi !
(Aux deux Patriotes qui ne sont pas blessés.) Venez, vous autres aussi ! (Ils sortent.)

MICHEL.—Revenir tout de suite. (Il sort à la suite de Pacaud.)

SCENE II

DULAC, DESROUSSELLES,

et les deux PATRIOTES blessés.

DULAC.—C'est ça. Pendant ce temps là, nous autres, on va veiller à la cambuse. Crè nom que je suis donc fatigué !... C'est pas drôle aussi de voyager, comme ça, sans avoir le droit de passer dans les chemins... (Il se débarrasse de son havre sac et en tire une miché de pain, un flacon et un gobelet.) Mes petits amis, il est temps qu'on passe les lignes ; v'là tout ce qui nous resta.

DESROUSSELLES.—Hélas ! « Nos patriam fugimus... »

DULAC.—Bon !

DESROUSSELLES.—«... et dulcia linquimus arva ! »

DULAC.—Dites donc, monsieur Athanase Chrysologue, c'est pas le moment de faire des farces, hé !

Les temps sont trop durs. Cré matin, je suis trempé comme la soupe, moi ! Si y continue à mouiller, on n'aura pas grand'chose à faire pour se débarbouiller demain matin. Si ça pouvait empêcher les chouayens de brûler tout le reste au moins... (*Il regarde à la fenêtre.*) Je m'imagine toujours que je vois la lueur d'ici, moi !... Ah ! les gueux !...

DESROUSSELLES.—A propos de feu, si nous en allumions...

DULAC.—Vous avez raison ; le sauvage a pas pensé à ça, lui. Voyons, y a des branchages, là, dans le coin ; arrangez-moi ça tout prêt, pendant que je vas battre du feu. (*Il tire son briquet et se met à battre pendant que Desrousselles prépare le foyer.*) Dire qu'il y a une couple de villages qui brûlent là-bas, et qu'on est obligé de s'arracher les ongles avec un batte-feu, ici ! Oh ! les véreux de chouayens ! (*Allumant le feu.*) Si c'était pas que ce maudit corps de garde, là-bas, on serait déjà aux Etats ; on n'aurait pas besoin de se cacher dans le bois comme des malfecteurs. Cré nom ! j'aime mieux jamais être corporal de ma vie que de retourner à la guerre, comme ça, pour nous battre contre des houlets de canon, avec du plomb à tourte. On les a taillés à Saint-Denis ; mais c'est pas tous les jours fêtes. Cré matin ! c'était pas gai à Saint-Charles !

DESROUSSELLES.—

La victoire infidèle a trahi nos drapeaux.

DULAC.—Broum !... V'là que ça commence à dégorbir... Vous dites que vous étiez à Saint-Charles, vous ?

DESROUSSELLES.—Sans doute. Ah ! si vous m'aviez vu faire !... Vous ne m'avez pas vu faire ?

DULAC.—Non !

DESROUSSELLES, *aux Patriotes.*—Vous ne m'avez pas vu faire, vous autres ?

L'UN DES PATRIOTES.—Non.

DESROUSSELLES, à l'autre.—Vous ?

L'AUTRE PATRIOTE —Non.

DESROUSSELLES.—C'est moi qui ai vu les troupes le premier.

DULAC.—C'est peut-être pour ça qu'on vous a pas vu après, vous !

DESROUSSELLES.—C'est moi qui ai donné le signal.

DULAC, à part.—Le signal de se sauver probablement.

DESROUSSELLES.—Et à Saint-Denis donc ! sac-à-papier ! ça me rappelait mon jeune temps, la guerre de 1812, Châteauguay, Salaberry, tout cela...

DULAC.—Ah !... vous étiez à Châteauguay, vous !

DESROUSSELLES.—S'il vous plaît !

DULAC.—C'est-y là que vous avez appris à parler dans les tannes ?

DESROUSSELLES.—Non, mais c'est là que j'ai eu un boulet emporté par un bras... hum !... un bras emporté par un boulet.

DULAC.—Hein !!!

DESROUSSELLES.—Emporté... c'est-à-dire presque emporté. « Est modus in rebus. » Enfin, je suis un vieux guerrier, moi ;

Les rides sur mon front ont marqué mes exploits.

DULAC.—Bouh ! ouh... ouh !... Ça fait du bien de se chauffer le Canayen, allez !

DESROUSSELLES.—Ah ! je vieillis, je vieillis ; mais n'importe ! « Impavidum ferient ruinæ ! »

DULAC.—Ah ! pour être ruinés, y a pas de diffi-

culté pour ça. Si encore on était sûr de pas être pendu... Sapristi le bon feu !

DESROUSSELLES.—Pensez-vous qu'il y ait du danger pour moi ?

DULAC.—Quel danger ?

DESROUSSELLES.—D'être pendu.

DULAC.—D'être pendu ? Oh ! non, pas pour vous !

DESROUSSELLES.—Pourquoi ?

DULAC.—Eh ben ! on pend un homme par le cou, vous savez.

DESROUSSELLES.—Bon.

DULAC.—Et puis pour pendre quelqu'un par le cou, il faut qu'il ait quèque chose au bout, pour empêcher de glisser le nœud.

DESROUSSELLES.—Eh bien ?

DULAC.—Vous comprenez pas ?

DESROUSSELLES.—Non.

DULAC.—Ah ! vous serez jamais pendu, j'en réponds !... Fiouh !... le bon feu, le bon feu !...

DESROUSSELLES.—Savez-vous à quoi je pense, sergent Dulac ?

DULAC.—Ah ! vous avez pas besoin de faire tant de cérémonies, allez. A c't'heure j'suis pas plusse qu'un monsieur ordinaire. Appelez-moi monsieur !

DESROUSSELLES.—Eh bien, monsieur Dulac, savez-vous à quoi je pense ?

DULAC.—Non, mais j'ai pas de doute que ça doit être quèque chose de soigné.

DESROUSSELLES.—Eh bien, je me demande si M. Papineau n'a pas un peu de sang sauvage, lui.

DULAC.—Ah?... C'est ça qui vous occupe dans le moment?... Eh ben, franchement, là, vous êtes bon! Ce serait de valeur de pendre un homme comme vous.

DESROUSSELLES.—Mais vous m'avez dit qu'il n'y avait pas de danger...

DULAC.—Ah! non, non, sapristi! y a pas de danger... et je sais même pas ce qui vous fait sauver. (*On frappe à la porte et il court ouvrir.*)

SCÈNE III

LES PRECEDENTS, PAPINEAU, PACAUD,
PATRIOTES.

PACAUD, *en dehors*.—Entrez, monsieur Papineau!

PAPINEAU, *entrant*.—Tiens, tiens! Nous allons être comme des rois ici. (*Ils secouent leurs vêtements.*) Quel bon feu!... Et ce pauvre Indien qui court en éclaireur pendant ce temps-là, lui... Il est infatigable.

PACAUD.—Ce ne sont pas des lambris dorés que nous vous offrons, comme vous voyez, monsieur Papineau; c'est une misérable cabane à sucre. Mais telle qu'elle est, vous y serez en sûreté, je l'espère, jusqu'à la nuit. Après cela, il faudra tâcher de passer la frontière.

PAPINEAU.—Est-ce loin d'ici?

PACAUD.—Un quart de lieue au plus.

PAPINEAU.—S'il n'y avait que la route à faire!...

DULAC, *approchant un banc de bois*.—Asseyez-vous, monsieur Papineau; vous devez être bien fatigué.

PAPINEAU, *s'asseyant*.—Oui, en effet, trois jours dans les bois, par un temps pareil, le plus robuste n'y résisterait pas.

DULAC.—Trois jours dans le bois ! Mais c'est-y bon Dieu vrai que vous avez été trois jours dans le bois ? Heureusement que j'ai encore quelques gouttes de réconfortant... Tenez, prenez ceci, monsieur Papineau ; ça vous fera du bien. (*Il lui verse les dernières gouttes du flacon.*)

PAPINEAU.—Non, merci. C'est tout ce qui vous reste ; gardez cela pour ces pauvres blessés... Vous disiez, monsieur Pacaud, que les Patriotes ont été battus à Saint-Charles ?

PACAUD.—Ecrasés, monsieur ! et, après cela, le feu partout ! Depuis l'église jusqu'à la dernière mesure, rien n'a été épargné.

PAPINEAU.—Ah ! c'est affreux ! Incendier les villages, ruiner de pauvres cultivateurs, priver d'abri des centaines de femmes et d'enfants à pareille saison ; c'est digne des temps barbares !

PACAUD.—Nous nous étions retranchés dans la maison de M. Debartchz. Vous connaissez la grande avenue de peupliers ? Tout avait été coupé et amoncelé autour de la maison. Il n'y avait que le canon pour nous déloger de là. Mais c'est malheureusement ce qui est arrivé. Les premières charges furent superbes ; Brown se multipliait ; nos gens combattaient en héros ; nous étions vraiment comme dans une tempête de balles. Au bout d'une heure et demie d'une lutte acharnée, nous crûmes un instant que les troupes allaient battre en retraite, lorsque tout à coup nous fûmes enveloppés dans une avalanche de mitraille. C'était l'artillerie de Wetherall qu'on avait réussi à transporter sur un monticule, et qui nous foudroyait. La journée était perdue. Ne pas fuir, c'était se faire massacrer jusqu'au dernier. Plusieurs résistèrent longtemps cependant. Votre frère, monsieur Papineau, acculé à la rivière, un genou en terre, et perdu dans une nuée de projectiles comme une salamandre dans le feu, chargeait et rechar-

geait son fusil, et à chaque coup un ennemi tombait. On fut obligé de l'enlever du champ de bataille.

DULAC.—Si je me trompe pas, c'est lui qui a tiré le dernier coup de fusil. Cré batiscan ! c'était beau de le voir, c'est moi qui vous dis ça.

PAPINEAU.—Est-il sain et sauf ?

DULAC.—Une écorchure à la main seulement.

PAPINEAU.—Et après la bataille, les vainqueurs ont mis le feu...

PACAUD.—Partout. Plus de quarante Patriotes, qui n'avaient pas voulu se rendre ont péri dans la grange de M. Debartchz. Ç'a été une boucherie. Ah ! ils se sont vengés royalement, là, en vrais..

PAPINEAU.—Arrêtez, monsieur Pacaud ; je sais ce que vous allez dire. Il ne faut pas tenir le peuple anglais responsable de ces atrocités. Elles sont les conséquences malheureuses mais inévitables des guerres civiles. Les partis s'échauffent, les haines s'enveniment, les vengeances et les représailles sont terribles ; mais elles sont le fait des individus et non pas celui des nationalités. Nos intérêts locaux sont en conflit avec les autorités anglaises ; nous avons subi la loi de proconsuls avides et barbares ; les circonstances nous ont placés, nous les enfants de la France, sous la domination britannique ; tout cela a eu pour effet de nous armer les uns contre les autres. Mais il ne faut pas confondre le peuple anglais avec nos argousins, le bourreau Haldimand avec la grande nation dont le drapeau a promené la civilisation sur la moitié du globe. Aujourd'hui nous sommes des vaincus et des fugitifs persécutés pour avoir hardiment affirmé nos droits ; mais, le jour n'est pas loin peut-être où l'Angleterre, mieux éclairée sur ce qui se passe ici, appréciera la justice de notre cause, et fera la réparation éclatante et généreuse.

PACAUD.—Vous croyez donc que tout n'est pas fini ?

PAPINEAU.—Fini ? (*Se levant.*) Tout n'est jamais fini pour une nation d'intelligence et de cœur. Oh ! non, tout n'est pas fini. Rappelez-vous ce que disait M. Nelson, il y a quelques jours : « Le sang versé pour la grande cause des droits du peuple, dans une lutte légitime, est une semence féconde qui porte toujours ses fruits. » Nous n'aurons pas conquis d'un seul coup toutes les libertés que nous avons rêvées ; mais le grand cri de la protestation est jeté. L'Angleterre l'a entendu ; et elle nous rendra justice. Degré par degré, sans secousse et sans conflit, ce vaste et riche territoire que nos pères ont découvert et colonisé, brisera peu à peu les liens qui le tiennent en tutelle ; et, avant qu'il soit un demi-siècle peut-être, notre jeune nation s'épanouira libre et puissante au grand soleil de l'indépendance.

PACAUD.—Bravo !

DESROUSSELLES.—« Sic itur ad astra ! »

DULAC, *à part.*—Sapré batiscan d'un manche de pipe ! quand j'entends ça, moi, je serais prêt à recommencer—cré maudits chouayens !—à la peine d'être pendu deux fois. Je suis toujours pas pour faire un seigneur !

PAPINEAU.—Pendant longtemps peut-être, vous et moi, nous subirons la plus rude épreuve qui puisse atteindre des cœurs de patriotes, l'exil ! Mais l'espérance nous consolera ; et nous pourrons nous rendre cette justice que nous souffrons pour une noble cause ; et que, vaincus d'une lutte démesurément inégale, nous n'avons à nos mains que du sang d'agresseurs sans pitié, versé dans un cas de légitime défense !...

PACAUD et DULAC.—Bravo !

PAPINEAU.—Quant à ceux qui sont tombés à

Saint-Charles et à Saint-Denis, ce sont des héros et des martyrs ; et leur mémoire vivra tant qu'un cœur de patriote battra dans la poitrine d'un Canadien-français !

DESROUSSELLES, *bas à Dulac.*—Il en a !

DULAC.—Quoi ?

DESROUSSELLES.—Vous savez bien.

DULAC.—Non !

DESROUSSELLES.—Du sang sauvage. (*Dulac furieux l'empoigne par l'oreille.*) Aïe !... (*Il réussit à s'échapper et s'enfuit à l'extrémité de la scène.*)

DULAC, *avec indignation.*—Espèce de visage !...

PAPINEAU.—Pour moi, messieurs, j'irai dire à Washington, j'irai dire à la France, j'irai dire à l'Europe, quels sont nos griefs et nos espérances ; et les peuples civilisés écouteront la voix du proscrit. Donc, rien n'est désespéré, mes enfants !

PACAUD.—Très bien ; mais pour cela il faut passer la frontière.

DULAC.—Oui, et y a ce damné corps de garde...

PAPINEAU.—Combien sont-ils d'hommes ?

DULAC.—Une quarantaine.

PAPINEAU.—Le pont n'est pas coupé ?

DULAC.—Non.

PAPINEAU.—Est-ce qu'il n'y a pas moyen de passer ailleurs ?

DULAC.—Pas l'ombre.

PAPINEAU.—Avez-vous un plan à nous suggérer, monsieur Pacaud ?

PACAUD.—Oui, j'en ai un. J'y songe depuis ce matin.

PAPINEAU.—Quel est-il ?

PACAUD.—Voici. George Laurier sera ici ce soir avec deux chevaux. Vous en montez un ; nous plaçons nos deux blessés sur l'autre. La nuit venue, nous approchons du poste à petit bruit. Nous avons deux bonnes paires de pistolets. Je tire sur la sentinelle ; Dulac tire sur le réverbère... et à la faveur de l'obscurité et du désordre, nous nous lançons à bride abattue sur le pont. Nous attrapons bien quelques balles par-ci par-là ; mais nous avons au moins cinq chances sur dix d'atteindre l'autre côté sains et saufs. (*Aux Patriotes.*) Cela vous vaud-il, vous autres ?

LES PATRIOTES.—Oui !

DESROUSSELLES.—C'est pas mal dangereux, ça !

DULAC.—Capitaine, vous me laisserez déplanter le chouayen, moi ; j'ai peur que la main me tremble pour tirer sur la lampe.

PAPINEAU.—Non, mes amis, pas une goutte de sang ! Nous n'avons pas le droit d'attaquer. Il ne s'agit que de notre salut personnel ; et quant à moi je n'achèterai jamais le mien au prix de la vie d'un homme.

DULAC, *à part.*—Ça vaut la peine, un chouayen !

PACAUD.—Mais, monsieur Papineau...

SCENE IV

LES PRECEDENTS, MICHEL.

MICHEL, *entrant.*—Hou!... hou!... malheur!... qui... allumé feu... là?... Boucane... monte... monte dans le bois... paraît... habits rouges... vue!... s'en viennent... Sauve! sauve vite!... Pris, sûr!...

PAPINEAU.—Nous sommes découverts ?

PACAUD.—Notre feu nous a trahis... Ah ! Dulac !

MICHEL.—Sauve, sauve vite !

DULAC, *se donnant des coups de poings* — Ah ! nom d'un nom ! bête ! brute ! chouayen... bureaucrate !...

DESROUSSELLES.—Hein, hein ! le sauvage n'avait pas pensé à cela, lui...

MICHEL.—Vite ! vite ! sauve !... (*Il les pousse vers la porte.*)

PAPINEAU.—Et toi, brave Michel ?

MICHEL.—Michel rester icitte... dira... sauvage... dans le bois... allumé feu... pas vu personne... (*Il les pousse hors de la cabane.*) Vite ! sauve dans le bois ! (*Au même instant, Camel entre par la fenêtre, du côté opposé ; Michel se retourne et l'aperçoit.*)

SCENE V

MICHEL, CAMEL.

MICHEL, *se précipitant sur Camel*.—Hou ! hou !... mauvais sauvage !

(Ils s'empoignent, luttent corps à corps, et roulent par terre avec des cris sourds. A la fin, Camel se lève, un couteau à la main, et s'enfuit. Michel se dresse la poitrine ensanglantée, et s'affaisse.)

FIN DU HUITIÈME TABLEAU.

NEUVIÈME TABLEAU

LA FRONTIÈRE.

(Le décor représente un paysage de la fin de novembre, sur la frontière du Canada et des Etats-Unis. A l'avant-dernier plan,

un pont sur une rivière, et un corps de garde, à droite. Au dernier plan, à gauche, une maison de douane américaine. A l'entrée du pont, du même côté, un mât au bout duquel flotte le pavillon des États-Unis. Dans le lointain, un village américain. Au lever du rideau, Papineau est debout sur le pont, au pied du mât, avec Pacaud occupé à abaisser le pavillon. Rose, en amazone, se tient à l'entrée du pont, du côté canadien, faisant face à une escouade de volontaires épaulant leurs fusils dirigés sur Papineau. George, Dulac, Desrousselles, et quelques autres Patriotes sont prisonniers.]

SCENE VI

PAPINEAU, ROSE, PACAUD, GEORGE, DULAC,
DESROUSSELLES, UN OFFICIER ANGLAIS,
SOLDATS VOLONTAIRES.

ROSE, *aux soldats*.—Arrêtez ! arrêtez !... Honte à vous, qui ne savez porter une arme que pour traquer des fugitifs !... Vous n'êtes pas des soldats ; vous n'êtes que des alguazils !...

PACAUD, *jetant le pavillon américain sur les épaules de Papineau*.—À vous ce drapeau, monsieur Papineau ! c'est l'égide de tous les opprimés du monde ! Volontaires, tirez une seule balle maintenant, et cent mille coups de canon y répondront.

L'OFFICIER.—Soldats, bas les armes ! ils sont sur un territoire neutre !

LES PATRIOTES.--Hourrah !...

DESROUSSELLES.—« In vanum laboraverunt. »

SCENE VII

LES PRECEDENTS, CAMEL, puis MICHEL.

CAMEL, *entrant*.—Eh bien, je ne suis pas un soldat, moi, et j'aurai sa vie ! *(Il enlève un fusil des mains de l'un des soldats, et se précipite sur le pont.*

ROSE, *lui barrant le passage.*—Arrête, misérable !

(Au même instant, Michel, tout ensanglanté, escalade le pont par la berge de la rivière, et se précipite sur Camel. Lutte de quelques instants, pendant laquelle l'un des gardes-fou cède sous le poids de Camel, qui tombe à la rivière. Michel s'affaisse aux pieds de Rose.)

CAMEL, *tombant.*—Ah ! malédiction !..

ROSE, *descendant sur la scène.*—Au secours ! au secours !

L'OFFICIER, *à Rose.*—Vous êtes ma prisonnière. Soldats, arrêtez cette femme !

SCENE VIII

HASTINGS, LES PRECEDENTS, *excepté CAMEL*

HASTINGS, *entrant avec son paletot de voyage par dessus son uniforme.*—Stop !..

ROSE.—James !

GEORGE.—Hastings !

HASTINGS.—Vous n'arrêterez cette femme qu'en me passant sur le corps !

L'OFFICIER.—Qui êtes-vous ?

HASTINGS, *découvrant son uniforme.*—Je suis un officier anglais qui croit qu'un soldat doit avoir une autre mission que celle de faire la guerre aux femmes.

ROSE, *à part.*—Il n'est pas coupable !

GEORGE.—Rose, livre-toi ! La sœur de George Laurier ne doit rien accepter d'un espion.

HASTINGS.—Un espion, George ! Tiens, lis ceci. (*Il lui présente un papier.*)

GEORGE, *lisant.*—A la demande de Sir James Hastings, en aucun temps et aucuns lieux, ordre de mettre en liberté le nommé George Laurier. SIGNÉ. John Colborne. •

ROSE, à part.—Il n'est pas coupable ! Il n'est pas coupable !

HASTINGS, à George.—Tu es libre !

GEORGE, jetant le papier au loin.—Libre ? Non ! Plutôt mourir que de rien devoir à celui...

HASTINGS.—Il ne comprend pas !... Ah ! cette lettre, cette fatale lettre, perdue, volée dans mes arçons, avec mes pistolets !...

ROSE.—Cette lettre, mais je l'avais !

HASTINGS.—Vous l'aviez ? Où est-elle ?

ROSE, avec désespoir.—Je l'ai jetée, perdue...

MICHEL.—Lettre ?... Non !... pas perdue ! Michel gardée... (Il tend la lettre.)

HASTINGS, se précipitant vers lui et s'emparant de la lettre.—Ah !... C'est elle ! (Il brise le cachet.) Tiens, George ; lis !

GEORGE, lisant.—Mademoiselle Rose, dans la lutte inégale qui s'engage, les Patriotes seront infailliblement écrasés. Je vais m'enrôler parmi les volontaire anglais, afin que vous et George y trouviez un protecteur. Adieu ! Si je suis tué, priez quelquefois pour celui qui vous aura nommée en mourant, James Hastings. » Ah ! mon Dieu !

ROSE.—Je le savais, moi ! (Elle va serrer la main de Michel.) Ah ! Michel, merci !

MICHEL, mourant.—Ah !... Michel... tué... un homme... Michel... mourir !... Robe... noire... l'a... dit... Bonne Rose... prier... pauvre... sauvage...

ROSE.—Victime de son dévouement !...

GEORGE.—James ! James ! pardonne-moi ! (Il se jette dans ses bras.)

HASTINGS.—Ce n'est rien, mon ami. Si je n'a-

vais pas été prisonnier, j'aurais peut-être sauvé vos propriétés de la destruction. Heureusement qu'au moins, ce pauvre Indien m'a délivré à temps pour prévenir d'autres malheurs.

GEORGE, désignant les Patriotes.—Et mes braves amis ?

HASTINGS.—J'ai des ordres de mise en liberté en blanc ; sois tranquille. Je m'étais muni de tout cela d'avance.

GEORGE.—James, tu es un héros. Aimes-tu toujours ma sœur ?

HASTINGS.—Si je l'aime !..

GEORGE.—Rose, approche ! (Il lui met la main dans celle d'Hastings.) Tiens, soyez heureux !

DESHOUSSELLES.—E pluribus unum !

DULAC, à part.—Gageons qu'on va finir par aller aux noces !

PAPINRAU.—Mes enfants, acceptez la bénédiction d'un proscrit. J'ai la liberté ; mais vous avez la Patrie, et c'est encore le meilleur lot.

HASTINGS, à Rose.—Et le bonheur, n'est-ce pas ?

ROSE.—Oui ! et je le pressens, nous aurons un jour la liberté aussi. Sir James Hastings, j'accepte votre main. Que nos deux races vivent dans l'union et la concorde, et nous réaliserons par l'harmonie ce que nous n'avons pu obtenir par les armes. Le Canada sera libre un jour ; et les Canadiens de toutes les origines vénétreront la mémoire du conquérant de nos libertés, du grand Papineau, proscrit aujourd'hui, mais que l'avenir nommera la plus belle figure de notre histoire politique.

(La toile tombe.)

FIN.